

Ahmed Kalouaz

uppercut

rouergue



Du même auteur au Rouergue jeunesse

Au galop sur les vagues - 2010, roman dacodac.
La première fois on pardonne - 2010, roman doado.
Je préfère qu'ils me croient mort - 2011, roman doado.
Les chiens de la presqu'île - 2012, roman dacodac.
Mon cœur dans les rapides - 2012, roman dacodac.
L'aventure au bout du chemin - 2013, roman dacodac.
Les sauvageons - 2013, roman doado.
Après la peine - 2014, roman doado.
La chanson pour Sonny - 2015, roman doado.
Les regards des autres - 2016, roman doado.
La maraude - 2016, roman doado.

En littérature générale

Absentes - 1999, La brune.
Avec tes mains - 2009, La brune, Babel n°1129, 2011.
Une étoile aux cheveux noirs - 2011, La brune, Babel n°1197, 2013.
À l'ombre du jasmin - 2012, La brune, Babel n°1282, 2014.
Juste écouter le vent - 2015, La brune.

doado

uppercut

Ahmed Kalouaz

© Le Rouergue

*L'uppercut est un coup de poing porté de bas en haut,
dans un combat de boxe.*

© Le Rouergue

*« Carter est le nom d'esclave qui
fut donné à mes ancêtres qui
travaillaient dans les champs de
coton d'Alabama, et dont j'ai hérité. »*

Rubin Carter (Le 16^e Round)

© Le Rouergue

1. l'internat

J'avais tellement tiré sur la corde en trois ans de collège qu'un jour je me suis retrouvé dans un internat de montagne, au milieu d'autres élèves du même genre que moi. Des tocards ayant soit redoublé, soit mis le bazar partout où ils étaient passés. Pas vraiment délinquants, mais certains déjà à la marge. Pour tous, le fait de se retrouver au collège de Nantizon signifiait être coupé de sa famille, et languir toute la semaine après le car et le train du retour. Moi, j'avais la boxe pour m'occuper le corps et la tête, ça allait à peu près. Pour me faire un décor familier, j'avais collé quelques photos sur une porte de placard, dès le soir de mon arrivée. Ailleurs, on trouvait surtout des portraits de joueurs de foot avec leurs tatouages, leurs cheveux en crête. Contrairement aux affolés du ballon rond, mon idole était un boxeur noir de peau, comme moi, et s'appelait Rubin Carter, un ancien poids moyen dont j'avais découvert l'histoire un peu par hasard. Un Noir américain surnommé l'Ouragan,

car il envoyait la plupart de ses adversaires au tapis avant la fin du combat. Une nuit de juin 1966, à Paterson, dans le New Jersey, alors qu'il s'apprêtait à disputer un championnat du monde, il s'est fait arrêter avec un ami, près d'un bar où venait d'avoir lieu une tuerie. Rubin Carter était noir, et en Amérique, c'est un vrai handicap. Il a évité la chaise électrique mais a été condamné à la prison à perpétuité. Cette histoire m'a marqué, car j'ai la peau de la même couleur que celle de Carter. Dans l'internat où l'on m'a envoyé, si c'est pas vraiment le bagne, ça a quand même le goût de la galère.

Alors depuis la rentrée, c'était souvent, faute de mieux, jour de désœuvrement avec celui que j'appelle La Bûche. Une habitude prise, par paresse ou provocation, de jouer à des choses qui ne servent qu'à laisser filer le temps. Pas le tuer, c'est trop violent, pas dans nos gênes. Autour de nous, c'était un peu le même cirque, les uns accrochés à leur téléphone, les autres se traitant de fils de bâtard à tour de bras, dès le lever du soleil. En décidant de fuguer ce matin-là, on avait laissé tout ça derrière nous, pour un temps au moins. Comme on avançait sur un chemin défoncé, La Bûche, toujours friand de questions insensées, m'a demandé quel film j'aimerais bien voir, si on trouvait un cinéma sur notre route. Je lui ai répondu sans hésiter, l'œil rivé sur la cime des arbres :

– *L'Ouragan.*

– Hein ?

– *Hurricane* en anglais. La vie de Rubin Carter, si tu préfères.

– Et c'est qui, ce mec ?

– Un boxeur. On a même fait ce film sur lui.

À l'internat de Nantizon ou ailleurs, on ne devait pas être nombreux à connaître son histoire. Pas comme quand Cassius Clay est mort, et qu'aussitôt le monde entier a su qu'il était arrivé au bout de son chemin tremblant. Même le président Obama était venu assister aux obsèques, accompagné d'un tas de *Mister Charlie*¹ qui devaient pourtant le détester pour ce qu'il avait été. Des *Mister Charlie* que Rubin Carter dégueulait tout autant à son époque. C'est comme ça qu'il appelait les Blancs, les racistes, ceux qui portaient peut-être la cagoule du Klan².

– Ce mec, comme tu dis, c'était un grand boxeur.

Il y a même un type qui a fait une chanson sur lui.

– Une chanson sur un boxeur, tu te fous de moi ?

– Je t'assure. Il était en prison à cette époque.

– Tu m'embrouilles ! Qui était en prison ? Le chanteur ou le boxeur ?

– Et toi tu m'agaces à rien comprendre, La Bûche !

– Arrête de m'appeler comme ça.

– Au fait, il te vient d'où ce surnom ?

1 « Mister Charlie » : expression péjorative utilisée dans la communauté afro-américaine pour désigner un homme blanc autoritaire.

2 Ku Klux Klan : organisation secrète xénophobe créée dans le Sud des États-Unis à la fin de la guerre de Sécession. Elle prône la suprématie de la « race » blanche sur les autres.

– Laisse tomber, parle-moi de ton ouragan.

– À Paterson, l'endroit où il s'est fait arrêter, quand les vieux évoquaient Carter, c'était avec des larmes dans les yeux, des visages graves. Moi qui suis noir de peau, là-bas en Amérique, j'aurais été considéré toute ma vie comme un descendant d'esclaves.

On avançait tous les deux sans savoir quand se terminerai notre escapade. Depuis le temps qu'on en rêvait, de se tirer de ce trou à rat. Dès le premier jour de notre arrivée au collège, je crois. Un bâtiment perdu au milieu des montagnes, ouvert juste pour accueillir des gars comme nous. Lascars de mauvais poil au carnet scolaire saturé par les remarques, raturé dans les marges, tellement on avait, chacun à notre façon, poussé le bouchon un peu loin. Jusqu'à constituer un gang de perturbateurs, élèves mettant les cours en l'air, les profs en détresse, les directeurs en pétard. Avec ma gueule de noiraud des cités, je n'étais jamais en reste, et ça se voyait comme le nez au milieu de la figure, que je faisais du zèle dans cette matière. En plus, je me servais souvent de mes poings pour régler les problèmes, fallait pas insister et me provoquer deux fois. C'est à la salle de boxe que j'avais fait la connaissance de Rubin Carter. Pas en vrai, bien sûr, il était mort depuis quelques années. Mais grâce à un entraîneur, je savais presque tout de lui. Ses frasques d'adolescent, sa faim de bagarres, malgré sa petite taille. Jusqu'à cette fameuse nuit de juin 1966.

Quatre corps criblés de balles découverts à l'intérieur d'un bar de Paterson. L'affaire qui allait l'envoyer en prison pour de longues années, lui faire côtoyer le couloir de la mort, une vie écrite avec la rage et les larmes, noir sur blanc.

- La Bûche, on se pose un peu ? J'ai les pieds en feu.
- Fallait rester peinard à Nantizon, mauviette.
- Le souffle, ça va, mais c'est mes chaussures.
- T'as qu'à marcher pieds nus.

On est finalement repartis et j'ai plus rien dit. Il nous restait, pour arriver à Vizille, à descendre dans le bon sens la côte de Laffrey, dont on venait de longer le lac. J'en avais profité pour tremper mes pieds dans l'eau froide, mais pas trop longtemps parce que ça pinçait sérieusement. La Bûche s'est mouillé les cheveux qu'il a tirés vers l'arrière. Ses mèches blondes et rousses lui donnaient une allure de Viking. C'est lui qui, sur un coup de tête, avait eu l'idée de tailler la route, et je ne me suis pas fait tirer l'oreille pour lui emboîter le pas. Ni une ni deux, on est passés par-dessus le mur et la grille du collège pour nous retrouver sur le chemin qui mène à la route qu'on a remontée le plus vite possible avant de nous mettre à l'abri derrière un petit bois. Puis on a filé sur la droite en longeant le mur du cimetière. Ensuite on a essayé d'avoir l'air tranquille et calme, pas le genre de fugueurs qui ont du monde aux trousses. Au mieux, on savait que notre absence ne se remarquerait pas avant l'heure du repas de midi. C'était un bon matelas d'avance assuré.

- Tu es sûr que ton oncle va vouloir nous recevoir ?
- Je l'ai pas appelé, mais au moins, on sait où aller.
- Et s'il nous met dehors ?

La Bûche n'a pas répondu à la question, comme s'il ne se l'était jamais posée avant. De toute façon, embarqués dans l'aventure, on n'avait plus trop le choix. Aidées par la pente, les voitures qui descendaient filaient à fond la caisse, tandis que celles qui montaient peinaient à grimper la côte.

- Tu sais au moins où il habite, ton oncle ?
- Tu me prends pour qui ?
- C'est juste pour savoir.
- Sa maison se trouve derrière le château de Vizille, c'est facile à trouver.

Une heure après, on y était, devant le fameux château, et sans hésiter, La Bûche s'est engagé dans une ruelle. Il s'est arrêté à hauteur du numéro 34.

- C'est là. Y a plus qu'à sonner et à espérer qu'il soit bien luné.

La réponse n'a pas tardé, car on a aussitôt entendu une voix qui grommelait derrière le haut portail métallique, quelqu'un qui marchait sur les gravillons. Quand le battant s'est ouvert, je me suis tenu à l'écart. Un colosse venait de tirer la poignée. Pas loin de deux mètres de haut, des épaules larges comme l'horizon, et un regard noir à vous coller la frousse. Il a fait un pas de côté pour nous laisser entrer. Sous son œil interrogateur, nous nous sommes glissés dans le jardin.

– Qu'est-ce que tu fais là, gamin ?

– On vient te dire bonjour.

– Ah bon. Et c'est qui, ton ami ?

– Tu peux l'appeler Rubin le boxeur, il sera content.

Surpris par la réponse, j'ai souri et tendu la main vers l'oncle qui m'a écrasé les doigts.

– Suivez-moi, vous devez avoir soif à force de marcher.

C'est sûr qu'il était loin de s'attendre à ce que nous allions lui annoncer. Prendre sa maison pour un hôtel, une nuit ou deux. Nous n'avons pas répondu, nous contentant de le suivre dans un long couloir qui donnait dans une grande pièce où trônait une télé en marche.

– Alors comme ça, vous venez me dire bonjour ? C'est gentil. Un petit coup à boire, ça vous ira ?

– Oui, a répondu le neveu.

– Asseyez-vous là, dans le fauteuil, et éteins-moi cette télé, Cédric.

J'ai tendu l'oreille, surpris d'entendre ce prénom que je connaissais pourtant, même si peu de monde l'utilisait à l'internat.

– Ta mère est au courant ?

– Non, je voulais te faire la surprise.

Moi, pour ne pas prendre part à la conversation, et éviter le piège où on risquait de tomber tôt ou tard, je me contentais de regarder les coupes et les photos qui ornaient un meuble de la pièce. J'ai cru, sur nombre d'entre elles, reconnaître le visage de l'oncle.

Plus jeune, la chevelure en bataille, tenant le plus souvent sous son bras un ballon de rugby et poursuivi par une bande de gaillards tout autant hirsutes.

– C'est ma jeunesse que tu as là sous les yeux, petit.

J'ai l'air de m'exposer, mais ça fait de bons souvenirs.

– J'aimerais bien en avoir autant un jour.

– L'entraînement, y a que ça qui compte, et du courage. Remarque, pour boxer, il en faut, non ?

– Oui, mais je n'en suis pas là.

– Il faut un début à tout. Moi, j'ai commencé gamin ici, à Vizille, avant de partir à Grenoble d'abord, et à Clermont ensuite. À l'époque, le club te trouvait un bon boulot, tu étais tranquille.

Mon ami, pas trop sportif de son côté, se contentait de nous écouter, certainement occupé à rechercher le bobard qu'il était dans l'obligation de trouver pour expliquer la vraie raison de notre présence chez le rugbyman.

– C'est à Clermont qu'ils m'ont surnommé La Bûche.

Étonné, j'ai levé les yeux vers lui, mais il a anticipé.

– Je jouais en deuxième ligne, et j'avais une bonne poussée à ce qu'il paraît. Un journaliste a dû écrire ça, et c'est resté. Le demi de mêlée s'appelait Le Merdeux. Et ainsi de suite, y avait La Guêpe, et plein d'autres.

Je venais vaguement de comprendre que le surnom de mon ami était une sorte d'héritage familial. Un adulte avait certainement prononcé ce nom-là un jour au collège, connaissant la carrière de l'oncle, et

tout le monde l'avait colporté sans vraiment savoir d'où il venait. Moi le premier.

– Assez bavardé ! Vous devez avoir faim, non ?

Devant notre manque de réaction, il a répété la question en poursuivant :

– Moi, à votre âge, fallait pas m'en promettre, et comme on dit, l'appétit vient en mangeant. Allez, suivez-moi !

Nous l'avons suivi jusqu'à la terrasse d'un restaurant faisant face au château. La devanture ne payait pas de mine, mais une bonne odeur de friture flottait sous nos narines. L'oncle a salué le patron et un certain nombre de clients avant de nous désigner une table dans un coin de la salle.

– C'est ma cantine ici. On venait y boire des coups après les matchs. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

Finalement, tout le monde est tombé d'accord pour une belle assiette de frites accompagnée d'un steak.

– Alors, comment vous êtes arrivés jusqu'ici ? En stop ?

La question nous a pris de court tous les deux, déjà occupés à nous purlécher les babines. Je préférais laisser à Cédric le soin de répondre, mais l'oncle, avant que l'un de nous n'ait ouvert la bouche, a foncé dans le tas à sa manière.

– Allez, racontez un peu, il n'y a rien de grave. Pas besoin de créer des embrouilles. Comme ça on pourra déguster de bon appétit.

– Je vais vous dire, monsieur.

– Pas de monsieur ici. Vas-y, explique.

Alors, simplement, j'ai raconté notre départ le matin du collège, la sortie de la ville, les chemins de traverse jusqu'au lac, la descente par la route. Rien de plus, rien de moins.

– Pas de conneries au passage, j'espère ?

– Non, a répondu Cédric.

– Alors tu vas appeler ta mère après le repas, et tu lui dis où tu es. Pas la peine de lui causer du souci. D'accord ?

– Oui.

– Comme ça elle pourra avertir le collègue, et ça chauffera moins pour votre matricule.



© Le Rouergue

2. Erwan

L'oncle avait l'air heureux d'apprendre la vérité sans être baladé. Visiblement, avec lui, il fallait marcher droit, ne pas biaiser, en un mot être honnête.

– On dit faute avouée à moitié pardonnée. Et maintenant, mangez de bon cœur.

On ne s'est pas fait prier, ne sachant pas ce que serait la suite. L'affaire s'est corsée quand Cédric a appelé sa mère. À sa façon de tenir le téléphone loin de son oreille, j'ai compris que ça devait hurler à l'autre bout du fil. Quand ça s'est calmé un peu, La Bûche a pris l'appareil pour rassurer sa sœur et lui dire qu'il garderait Cédric pour la nuit. Il n'a pas parlé de moi, comme si je ne faisais pas partie de la famille, mais j'ai pas fait le fier, tout heureux d'avoir gagné une nuit loin de l'internat. Ce n'était que partie remise, car, de toute façon, il faudrait à un moment affronter les remontrances, et ajouter une ligne à notre liste de boulettes. Mais on avait fait ça proprement, sans avoir volé qui que ce soit. Sans avoir forcé le moindre gus à nous prendre dans sa bagnole, comme

d'autres qui avaient, les années d'avant, d'après ce qui se dit à Nantizon, taillé la route en faisant du grabuge. Voitures volées, billets barbotés chez des vieux au passage d'une ferme ou d'une fenêtre fragile facile à ouvrir. Forcément, ça alimente la mauvaise réputation du collègue, que les gens alentour considèrent comme un ramassis de petits voleurs, une bande de sauvageons à enfermer, mais ailleurs, loin de leurs maisons coquettes. Il n'était pas impossible que certains soient armés, prêts à tirer, de préférence sur le premier noiraud s'approchant de chez eux. Au pays de Carter, ils se font dégommer par centaines, et souvent par la police, comme si ces gens avaient hérité du droit de tuer de leurs ancêtres lyncheurs.

La conversation au téléphone s'éternisait. L'oncle promettait, donnait des garanties, sans doute pour éviter que la mère de Cédric ne débarque. Il nous avait déjà sur le dos, peut-être qu'il ne voulait pas ouvrir une pension de famille. Au bout du compte, il s'est enfin tourné vers nous.

– C'est bon, on va s'arranger. Je vous ramènerai demain au bahut. Pas d'objection ? J'ai laissé ta mère avertir le collègue.

Franchement, quand on voyait la carrure du malabar, je ne voyais pas qui aurait pu objecter. Ni nous, ni quelqu'un d'autre. Je me disais que plus qu'une bûche, il ressemblait à un tronc.

– Une partie de pêche dans la Romanche, cet après-midi, ça vous dit ?

Notre silence a valu accord, car aussitôt le rugbyman est allé s'affairer dans son garage un bon moment pour préparer les lignes et récupérer les appâts, avant d'installer le tout dans la voiture. Honnêtement, j'aurais préféré qu'il nous propose une virée en ville, un ciné à Grenoble, même pour voir une daube. Pour *Hurricane*, le film, il faudrait que je patiente un peu. Heureusement, dans mes affaires au collège, j'avais un article de journal, une pleine page où il n'était question que de lui, à l'époque où il avait écrit ce livre sur sa vie. C'est au CDI que j'étais tombé dessus, et j'en avais vite fait une photocopie. En lisant, je me mêlaigais un peu les pinceaux avec tous ces noms de ville, les dates des combats de Carter, ses emprisonnements. Il y était question de types dont j'ignorais l'existence, comme les *Black Panthers*¹, des gens qui se battaient pour les droits et la dignité des Noirs, contre les lynchages qui avaient lieu dans les États de Caroline ou d'Alabama. J'ai découvert dans cet article les émeutes raciales où des chiens policiers mordaient à pleines mâchoires des femmes et des hommes qui fuyaient sous les coups de matraque. J'ai encore le nom des villes en tête. Tulsa, Elaine, Marion, et je me suis souvent demandé, en repliant cette photocopie écornée, ce que j'aurais vécu si j'étais né là-bas. Moi, je suis mi-blanc, mi-noir, une mère bretonne, un père séné-

1 Black Panther Party : mouvement révolutionnaire afro-américain créé en 1966, disparu en 1982.

galais, si bien que certains jours ça me fait du chagrin sur la peau. Dans la rue, je ne me balade pas avec un drapeau de la Bretagne dans le dos. En premier lieu, c'est ma face de *kahlouche*¹ que les gens remarquent. Et à partir de là, ça devient plus difficile. Tout juste si certains ne vous jettent pas des bananes, ça s'est vu dans certains stades de foot. C'est peut-être pour cette raison que j'ai aimé la boxe très jeune, autant pour esquiver que pour frapper et me défendre contre les insultes, les mauvais regards.

– Voilà, tout est prêt !

La grosse voix de La Bûche venait de retentir dans le salon. J'avais bien envie d'aller à la pêche, finalement, mais pas pour me retrouver au bord du lac de Petichet, à trois pas de l'internat. Heureusement, il avait une autre idée, les rives de la Romanche, du côté de Rioupéroux. Je ne connaissais pas, mais ça m'allait.

– Il y aura de la truite fario, à coup sûr. Avec un peu de chance, on pourra ferrer un saumon.

L'idée de passer un bon moment au soleil et au bord de l'eau me plaisait bien. Cédric, de son côté, semblait faire la gueule, pas sportif pour deux ronds, il préférerait les cigarettes et préparer son cancer des poumons. Je ne sais d'ailleurs pas trop pourquoi on traîne ensemble la plupart du temps. J'ai besoin de courir, de bondir, de m'alpaguer avec un tronc d'arbre comme s'il était un

¹ Kahlouche : terme péjoratif désignant une personne noire originaire d'Afrique ou des Antilles. Mot à connotation raciste.

adversaire potentiel, autour duquel je tourne en sautillant. Je peux décocher des crochets, des uppercuts, danser sur mes jambes à la manière de Cassius Clay, pendant une heure s'il le faut. Alors que Cédric reste planté sur un banc, à penser à je ne sais quoi. Comme s'il attendait la fin du jour, puis la fin de la nuit, et ainsi de suite jusqu'à la fin du monde. Du peu que je savais de son histoire, il avait fait des ravages dans les collèges où il était passé. Un rien le rendait nerveux, le mettait hors de lui. Parce qu'il avait décrété un matin que l'école ne l'intéressait pas, depuis, il se calait au fond des classes en attendant patiemment la sonnerie. Quand un adulte essaie de le raisonner, sa réponse se termine toujours par « *de toute façon, je m'en bats les...* ». Une litanie, un refrain qui ne veut pas dire grand-chose. Si ce n'est foutez-moi la paix.

– On en a pour quarante minutes de bagnole, ça vous va, les gars ?

Moi ça m'allait, et j'ai répondu pour deux. Une fois arrivés sur place, La Bûche nous a préparé une canne, et chacun s'est installé à son poste le long de la rivière. L'eau était claire mais le courant violent, et j'avais du mal à suivre la course du bouchon. La Bûche pêchait à la mouche, visant avec son lancer le milieu de la rivière.

– C'est là que se trouve la truite arc-en-ciel. Elle est plus facile à choper que l'autre.

En effet, après quelques tentatives, il en tenait une qui gigotait au bout de sa ligne. Impressionné, je me

suis approché pour voir le poisson se battre encore un peu, en fouettant l'air de sa queue. La Bûche l'a calée dans sa paume pour nous la montrer.

– Celle-ci est plus gourmande que les autres, c'est des voraces, et c'est ce qui les perd. Mais avec moi, elle ne craint rien.

Tout en parlant, il a décroché délicatement l'hamçon, tenant le poisson horizontalement, avant de le remettre à l'eau avec précaution.

– Il faut être sûr qu'elle va pouvoir lutter contre le courant, avant de la relâcher.

Les truites ne voulant visiblement pas mordre à ma ligne, je me suis assis sur un rocher, pour regarder le fond de la vallée, en amont de la rivière. Des petits ruisseaux descendaient des pentes des montagnes. Rien à voir avec le pays de mon père, au Sénégal, dans la région de Matam, où la saison sèche dure presque neuf mois. Comme beaucoup de jeunes de son âge, à vingt ans il a quitté ce climat aride pour tenter sa chance à Dakar d'abord, avant de partir vers la France dans les pas d'un cousin. Il a croisé ma mère à Brest, en descendant d'un bateau. Ils ont vécu là un moment, elle travaillait dans un magasin d'alimentation et lui avait trouvé un boulot sur le port. Moi, je suis arrivé après, et c'est pour ça que je m'appelle Erwan, comme un vrai breton. Ensuite, ils ont pris un train pour le soleil parce que mon père ne supportait pas trop la longue saison humide et les brumes de l'arrière-pays.

– Allez, les garçons, la nuit va tomber, on y va ?

Nous étions mercredi, et j'ai eu soudain l'impression de participer à une belle récréation, avec un peu plus d'air et de paysages que d'ordinaire. Nous pouvions dès le lendemain retourner « à la mine », comme les gens disent dans la région. Mais avec ce souvenir au fond des yeux. Même Cédric, si tourmenté d'habitude, avait l'air d'apprécier cette parenthèse, et je le remerciais intérieurement de nous avoir trouvé ce point de chute improvisé chez son oncle. Lui aussi semblait heureux de se retrouver dans son élément, et de nous faire partager un peu de sa passion. Le soleil avait disparu depuis longtemps entre les deux bras de la vallée. La roche grise des versants accentuait l'impression d'ombre.

– Toute cette eau, c'est le printemps qui coule dans nos veines. Quand je vois ça, j'ai le cœur sur un nuage.

Accoudé au capot de sa voiture, de manière inattendue, La Bûche célébrait la fin de la journée. De mon côté, pas d'oncle à l'horizon, ma mère était fille unique et aucun des frères de mon père ne l'avait suivi dans son exil. J'enviais Cédric d'en avoir un, tel un roc au pays des montagnes.

3. la pierre percée

Nous avons terminé la journée près de la cheminée, l'oncle racontant, à ma demande, quelques moments de sa carrière de sportif. L'époque de ses débuts à Vizille, puis l'ascension vers les grands clubs de rugby, à Grenoble et Clermont. Le passage au professionnalisme, les deux saisons à l'affût, aux portes de l'équipe de France, et la chance qui passe à cause d'une mauvaise blessure à l'épaule. Puis le retour au calme de la petite ville, les matchs contre les équipes de la région pour rendre service au club de ses débuts, avant de raccrocher définitivement, le corps couvert de bleus et de cicatrices. À l'écouter, je m'imaginai dans un avenir lointain relatant mes combats, la sueur ou la trouille entre les cordes du ring. La solitude du vestiaire avant le combat, et la foule qui gronde dans les travées. Ce que Carter avait vécu à sa façon, en affrontant les racistes dans la rue ou un gymnase. Je pensais à ces victoires que des arbitres blancs lui avaient volées, et à sa rage décuplée après chaque coup dur.

Puis, le matin du jeudi est arrivé trop vite, après la belle nuit.

– Le petit déj' est prêt ! Gavez-vous, des fois qu'ils vous mettent au pain sec en arrivant au collège !

La Bûche riait de ses propres paroles. Nous avons fait semblant de ne rien entendre. Cédric était déjà dans son monde, préparant sans doute les répliques qu'il allait servir aux enseignants, au directeur de l'internat. Il avait pourtant souvent dépassé les bornes et n'était pas du genre à s'inquiéter pour une fugue dont il était coutumier. Un peu partout, au gré de ses exclusions, il s'était forgé un palmarès de roi des échappées et de l'absence, de la tête rentrée dans les épaules et du front buté. Malgré ce qui risquait d'arriver, j'ai mangé de bon cœur. Inutile de gâcher notre petite escapade. De mon côté, je m'attendais au pire, à des remontrances, à un coup de téléphone de mon père, si la nouvelle arrivait jusqu'à lui. Un jour, il s'était mis en tête de devenir routier, pour traverser l'Europe à sa guise, fier d'être noir et de passer les frontières sans être arrêté sur chaque bord de route. Il ne le disait pas, mais dès qu'il partait pour la Pologne ou l'Autriche, les choses devenaient différentes. D'habitude, comme il dit, les nègres sont tassés à l'arrière du camion, pas au poste de pilotage. Il m'a promis plusieurs fois, lors de nos rares retrouvailles, de m'emmener vers l'Espagne ou le Portugal, mais j'attends toujours. Ma mère ne viendra pas non plus au collège pour expliquer mes maux, ma violence que je cache sous la casquette américaine.

Une fois repus, nous sommes montés dans la voiture, direction la côte de Laffrey pour le chemin du retour. Grand silence dans l'habitacle, moi calé à l'arrière et Cédric renfrogné sur le siège passager. De temps en temps, La Bûche faisait un commentaire sur le paysage que nous traversions. C'était aussi le pays d'enfance de ma mère, mais comme ses parents voyageaient beaucoup, elle ne s'y était jamais attachée. Vers l'âge de vingt ans, elle avait quitté la région en suivant un copain qui se rendait dans un festival en Bretagne. Et de concert en concert, de fête en fête, elle y avait passé l'été jusqu'à ce que lui prenne l'envie de rester là-bas, trouvant d'abord un travail dans un café-librairie, puis d'autres petits boulots ici et là. Elle s'était fixée à Brest, mais aurait pu le faire à Quimper, Concarneau ou Landerneau. Mon père l'avait finalement un peu forcée à revenir dans le Sud.

– Tiens ! Napoléon est toujours là.

Sur notre gauche, trônant sur le sommet de la prairie, une imposante statue de l'empereur à cheval dominait le lac où j'avais trempé mes pieds la veille. La Bûche s'est mis à nous raconter un peu l'histoire.

– Ici, ça s'appelle la prairie de la Rencontre, parce que Napoléon revenait d'exil et voulait se rendre à Paris. On avait envoyé des soldats pour l'arrêter, mais finalement, ils l'ont laissé passer.

Notre histoire était moins glorieuse, car au bout de la ligne droite se trouvait le collège de Nantizon,

l'internat des glandeurs de notre espèce. À y réfléchir un peu, je me demandais comment j'avais tenu si longtemps depuis la rentrée. Plus de six mois sans avoir pris la poudre d'escampette. Cédric ne l'avait pas fait non plus, à part des petites échappées dans les environs immédiats, le temps d'étouffer une trop grosse colère, de tuer le temps, au bout du compte. Sans violence contre les autres. Peut-être le parfum du printemps qui coulait dans nos veines, comme l'avait dit La Bûche. Une fois passé le dernier rond-point, il restait à peine dix minutes de trajet. J'avais collé ma joue contre la vitre, ressassant l'accueil qui nous serait réservé. Je n'étais pas émotif au point de perdre mes moyens, comme Carter qui bégayait dès qu'un mot sortait de sa bouche, alors que lorsqu'il boxait, les coups partaient sans hésitation. Le directeur, avec sa chemise blanche et sa cravate, bien calé dans son fauteuil, allait tripoter un dossier où figure mon nom sur la tranche, faire mine de l'ouvrir, de le refermer nerveusement. Il dirait une phrase ou deux, du genre : Savez-vous où se trouve votre intérêt ?

– Vous voulez que je vous accompagne ? a proposé l'oncle.

– Chez le dirlo ?

– Oui, histoire de ne pas vous lâcher comme ça devant la porte.

– Si tu veux.

Une fois la voiture garée, nous l'avons suivi, même pas penauds. Il a appuyé sur le bouton de la sonnerie

qui signale les visiteurs. Le portail s'est ouvert et nous nous sommes dirigés vers l'accueil. L'oncle a expliqué la situation, et le concierge nous a invités à lui emboîter le pas jusqu'au bureau du directeur. Après avoir frappé deux coups secs avec son index, il s'est écarté. Une voix a dit d'entrer. Cédric m'a regardé. Nous connaissions cette intonation qui se voulait sévère. J'ai poussé la porte.

– Bonjour, messieurs. Monsieur Drapier, j'imagine.

– Oui, je suis l'oncle de Cédric.

– Vous pouvez vous asseoir. J'espère que vous n'avez pas aggravé votre cas en commettant quelque bêtise au moins ?

La question s'adressait à nous, mais l'oncle a répondu.

– Je les ai avec moi depuis hier.

– Pour cette fois, je vais considérer qu'il s'agissait d'une visite familiale. Mais vous passerez quand même en conseil de discipline séparément. Vos professeurs ont aussi leur mot à dire. Merci de vous être dérangé, monsieur Drapier.

Sur cette phrase polie, La Bûche a rejoint la sortie, nous laissant aller en salle d'étude, jusqu'à la fin des cours de midi. Je ne sais pas pourquoi, en longeant le couloir qui menait vers un moment de sursis, me sont revenus des mots de Carter : « *Dans la cour, au réfectoire, partout où j'allais, j'exigeais d'être seul.* » C'est effectivement l'envie que j'avais à cet instant, alors que nous venions, avec Cédric, de regagner

l'internat et l'ennui. Lui allait se remettre en boule, hérisson hérisé par la présence des autres, ou proposer à un niais une partie de *slap boxing*¹ dont il sortirait vainqueur à coup sûr. Malgré les sollicitations des autres, réclamant des faits, des précisions sur notre petit périple, j'ai préféré la fermer. Me mettre en boule aussi, en attendant la suite. Elle est venue de manière précise, vers 10 heures, au moment du fameux conseil de discipline que nous avons subi séparément. Rien de nouveau pour nous, mais au fond de moi, j'avais perdu le goût de récriminer, marre de balancer les poings dans le vide pour, finalement, ne jamais rien obtenir. Peut-être qu'après tout ils avaient raison, ces adultes réunis autour d'une table, ressassant mon passé d'élève miteux, avec mes notes moyennes, mes accès de colère. Il me restait quelques mois avant que l'école ne soit plus obligatoire. Et après ? Moi, je me voyais bien monter dans un camion, comme mon père, mais façon Paris-Dakar, à travers le désert, les dunes, la Mauritanie, aller voir si l'envers du décor était meilleur à vivre.

Mais j'ai tendu l'oreille pour écouter ce que les adultes avaient prévu pour moi. Pas question de punition, de retenue cette fois. Ils avaient une autre idée en tête, me faire confiance encore, en me lâchant la bride, tout en me tenant à leur main, me pêcher à la

1 *Slap boxing* : combat de boxe où l'on ne doit toucher l'adversaire qu'avec des claques.

mouche, tout en finesse, comme La Bûche, au bord de la rivière.

– Nous avons une proposition à vous faire, Erwan, a commencé le directeur. Vous éprouvez le besoin de bouger, de vous dépenser. Alors nous avons peut-être ce qu'il vous faut. Votre professeur va vous expliquer.

Moins distant qu'à l'habitude, j'ai écouté presque attentivement ce qui se disait. Habitué depuis longtemps à des flots de paroles qui ne me touchaient plus, je me suis cette fois laissé happer par certains mots. Monsieur Launay ne parlait pas de bonne conduite, de notes et d'attitude raisonnable, mais de grand air, de stage qui m'éloignerait un peu du collège. Là, j'ai ouvert l'œil et la bouche.

– Nous pensons qu'il faut que vous alliez voir ailleurs.

– Vous me renvoyez ?

– Non, nous vous proposons un stage.

– Un stage de quoi ?

– À la campagne, dans un centre équestre.

– Avec des chevaux, vous voulez dire ?

– Exactement. Il y a quelqu'un qui veut bien vous prendre à l'essai, une semaine pour voir.

– Et l'internat ?

– Vous reviendrez le soir pour y dormir. Nous pouvons passer au centre cet après-midi ou demain matin.

– C'est où ?

– Près de la Pierre Percée, vous connaissez ?

– Le gros rocher qu'on voit de la route ? Oui, de nom.

Je me suis dit qu'il fallait essayer, même une journée, quitte à revenir croupir au collège si les choses tournaient mal. J'ai pensé que j'aurais au moins de l'espace pour courir et sauter, de quoi m'occuper l'esprit aussi. Un peu surpris, sans trop réfléchir, j'ai dit que je voulais bien essayer.

– Voilà une bonne résolution, a soufflé monsieur Launay d'une voix enjouée.

Pour ne pas être en reste, le directeur m'a dit que je faisais le bon choix, et m'a félicité d'avoir accepté leur proposition. Je ne savais pas encore pourquoi car il n'y avait rien de fait, mais j'ai donné le change en offrant un grand sourire. J'ai laissé ma place à Cédric, qui patientait dans le couloir, accompagné par un surveillant qui essayait de le calmer. Mais j'étais déjà ailleurs, pas disposé à me préoccuper de son sort.

Le temps que monsieur Launay récupère un véhicule de service, nous avons pris la route de La Motte-d'Aveillans, le village où était niché le centre équestre. Au cours du trajet, le professeur m'a demandé si j'aimais les chevaux. Je n'avais jamais eu le temps de me poser la question. Je les ai toujours vus de loin, dans des films, ou au mieux dans un champ à la campagne. Au bout d'un chemin, dans un pré entouré de barrières en bois, nous avons aperçu les premiers animaux du centre. Un type juché sur un tracteur était en train de les nourrir en déposant des bottes de foin

dans une espèce de mangeoire métallique. Quand il nous a vus, le fermier est descendu de son engin et s'est dirigé vers nous. Il a tendu la main à monsieur Launay, puis m'a regardé d'un drôle d'air lorsque je lui ai tendu la mienne. Un regard que je connaissais.

© Le Rouergue

4. regard noir

Je n'ai jamais compris l'expression jeter un regard noir. Mais interpréter un violent regard de Blanc vers un Noir, oui. C'est ce que venait de faire Gilbert, le fermier. Dans la voiture qui nous ramenait au collège, je me refaisais le film du moment passé au centre équestre. De l'arrivée presque insouciante à la poignée de main, ni franche ni vraiment accueillante. Et ces yeux pleins d'étonnement que j'ai traduits par des mots dans l'instant.

Merde, ils m'amènent un bronzé. Vous vous rendez compte, un basané dans mes pattes !

Mon père a vécu ça avant moi, il m'a parfois raconté, sans vouloir m'effrayer, ce qu'il avait enduré dès son arrivée en France. Les remarques dans les bars, dans le bus, dans la rue. Les mots minables qui font mouche.

– Ils ont même un gâteau qui s'appelle tête-de-nègre, tu te rends compte ! Et dire que mon grand-père s'est battu pour ces Blancs !

Ma mère le consolait comme elle pouvait, et il n'y a que récemment que j'ai compris ce qu'elle avait enduré aussi, par ricochet, s'affichant avec lui en public. À quinze ans passés, je savais cela, mais il n'y a pas de vaccin contre la haine, contre la peine, la réalité n'est pas idéale. Je crois que Carter disait aussi une phrase comme ça. Pour lutter contre cette évidence, autant boxer dans le vide, se faire mal tout seul une heure ou deux pour oublier. Sous la douche la sueur s'en va, mais pas le reste.

– Vous avez compris, Erwan, monsieur Gilbert a besoin de réfléchir un peu, m'a lancé monsieur Launay.

– Il ne veut plus prendre de jeune ?

– C'est-à-dire, il a quelques réticences...

– À se coltiner un Noir ?

– Non... Il ne pensait pas...

– Qu'on lui en apporterait un dans sa ferme ? Il a peur que ses chevaux tombent malades, que je les rende fous ?

– Écoutez, on va attendre demain. Il doit appeler.

Je sentais bien que monsieur Launay voulait m'endormir, ou ne pas m'inquiéter, avec des phrases sans conviction. Mais curieusement, j'étais décidé à me calmer. Lui n'y était pour rien.

– Vous ne lui avez pas dit avant ?

– Non, nous n'avons pas pensé à ça.

– Et maintenant ?

– C'est-à-dire ?

– Vous en pensez quoi ?

- De son attitude ?
- Oui, de la manière dont on nous traite.
- Je comprends ce que vous pouvez ressentir.
- Non, monsieur Launay, vous ne pouvez pas.
- Vous avez raison.

Ces trois mots venaient de me le rendre presque sympathique. Pour la première fois, je crois, un adulte me disait que j'avais raison. Et je n'éprouvais pas le besoin de lui en vouloir. Au bout du compte, j'étais presque rassuré d'être assis à ses côtés, élève pour une fois docile. À mon retour à l'internat, je n'ai même pas raconté l'épisode à Cédric. Pas la peine de l'exciter, il sait le faire tout seul, sans compter qu'il se serait foutu de moi parce que j'avais accepté cette idée de stage. Lui avait préféré continuer à aller tuer le temps en étude et ne rien changer à son attitude. Malgré ce mauvais coup, la soirée s'est passée normalement. Le repas, le coucher, la nuit qui n'en finit pas de ramener le regard de Gilbert, les mots entendus dans la voiture, ceux que j'imaginai. J'avais appelé ma mère au retour du centre équestre, pour entendre sa voix et atténuer ma déception. Je ne lui ai rien dit de précis, en m'étendant un peu plus sur la virée chez La Bûche que sur la possibilité d'un stage. L'idée lui plaisait. Elle m'a promis un bon repas le samedi à mon retour à la maison. C'était toujours sa façon de me récompenser, son cadeau préféré. Et quand la fin de semaine est arrivée, je n'avais aucune nouvelle à lui annoncer, puisqu'on m'avait laissé mariner dans

mon attente. J'ai passé le week-end comme d'habitude, profitant des moindres moments, revoyant comme je le faisais à l'occasion d'anciens copains d'école qui s'étaient moins fourvoyés que moi. Puis, quand les lumières du dimanche se sont éteintes, j'ai mis en marche le mauvais compte à rebours. C'est vrai que rien ne m'attirait vers l'internat de Nantizon et sa rentrée du lundi matin. Mais là aussi, il fallait que je joue le jeu pour faire plaisir à ma mère. Mon père devait être coincé sur un parking ou devant une usine, entre l'Espagne et la frontière de Moldavie. Avare d'un coup de fil ou noyé dans sa solitude noire des bords de route.

À l'heure légale, j'ai poussé le portail d'entrée. L'internat n'avait pas changé de visage. Fenêtres ouvertes ou fermées sur la liberté, selon la façon de voir les choses. Au moment où je passais l'accueil, le concierge m'a cueilli en me glissant un petit mot.

– Pour vous, de la part de monsieur Launay.

« Passez me voir en salle des professeurs à 10 heures. » Rien de plus. Peut-être avait-il une autre idée, une autre piste à me proposer. C'était au moins le signe qu'il n'avait pas laissé tomber. J'ai patienté avant de me diriger vers ce couloir que je n'aimais pas trop. Celui qui mène à ces bureaux où, si souvent, j'ai été convoqué dans d'autres collègues. J'ai frappé timidement à la porte et je suis entré. Monsieur Launay était là, une tasse de café à la main.

– Ah ! Vous voilà, a-t-il dit en souriant.

Ce sourire était en soi une bonne nouvelle, car il avait l'air heureux de me revoir. Je lui ai rendu le sourire.

– Monsieur Gilbert m'a appelé vendredi soir.

– Ah bon ?

– Oui, j'attendais que vous reveniez pour vous en parler.

– Et alors ?

– Il peut vous prendre dès cette semaine, si vous êtes toujours d'accord.

En fait, je ne savais pas trop quoi dire, tellement cette idée de centre équestre s'était au fil du week-end dissipée de mon esprit. J'en étais resté au regard étrange que le fermier m'avait lancé le mercredi, et je ne pensais pas qu'il accepterait de me recevoir chez lui.

– Alors Erwan ? Je peux l'appeler ? On dit oui ?

– Oui. On dit oui.

C'était pour moi comme une petite victoire. J'allais d'abord pouvoir sortir de l'oisiveté où je m'étais installé, mollesse accentuée depuis la rentrée de septembre, dans cet internat de glandeurs. Mais en plus de ça, je voulais surtout percer le secret, le sens du regard de Gilbert, que j'avais peut-être interprété de façon hâtive. À force de vivre avec les poings prêts à dégainer, ils devancent les idées et les mots. Depuis quelques nuits, malgré moi, je rêvais de chevaux, j'entendais des hennissements qui arrivaient à me tirer du sommeil. J'avais l'impression de discerner des galops

dans ma tête, m'imaginant avec des sabots au bout des mains, frappant contre des adversaires dignes de films de science-fiction. Des centaures qui avaient le visage de certains élèves du collège. Il fallait que je calme cette excitation. Pour le faire, j'ai demandé au professeur d'EPS l'autorisation de me rendre à la salle de sport. J'avais besoin de sauter à la corde, de bondir, de transpirer, cette fois pour tuer le temps, en réalité. Monsieur Launay m'avait donné rendez-vous à 10 heures devant la loge du concierge. J'y étais, sous le regard amusé de Cédric.

– Alors, boxeur, il paraît que tu vas aller te dégueulasser les mains dans le fumier d'un paysan ?

– C'est bon, arrête !

– Tu vas te choper des crevasses dans les paumes en maniant la fourche et tu pourras plus enfiler tes gants.

– Justement, la boxe c'est de la souffrance et un grain de folie.

– C'est sûr, tu es taré pour aller te prendre la tête avec ça !

– Et toi, tu te la prends à rien glander ici, c'est mieux ?

– Allez, allez, lâche-moi, cow-boy de mes deux. Et oublie pas de passer sous la douche avant d'entrer dans la chambre !

Je l'ai laissé dire et rire de sa trouvaille. Comme on me l'avait demandé, j'avais mis dans un sac une tenue de travail et une paire de bottes récupérées chez l'ouvrier d'entretien du collège. Si devant Cédric je faisais

le brave, j'étais tout de même un peu anxieux de partir vers l'inconnu. Monsieur Launay a profité du voyage pour me tartiner d'un tas de recommandations sur la politesse, la ponctualité, l'obéissance et la prudence avec les chevaux. Gentiment, il m'a aussi dit qu'il me faisait confiance et que cette parenthèse me ferait du bien. Ce n'est pas souvent que les adultes prennent le temps de dire ce genre de choses, mon père le premier. Lui, il a un volant dans la tête, et d'autres choses encore dont il ne parle pas. La pauvreté, laissée derrière lui, les brumes de son arrivée à Brest, la fatigue de ses yeux rivés sur les routes. Il m'avait un jour glissé en quelques mots l'envie qu'il avait eue à mon âge de devenir footballeur, à l'image de ses idoles sénégalaises, Bouba Diop ou El-Hadji Diouf, qui avaient à eux deux battu la France en Coupe du monde. Ou il se serait vu chanteur, comme Youssou N'Dour. Mais même ces rêves-là ne sont pas donnés à tous. Il ne suffit pas de traverser le désert et la mer, d'affronter les vagues et les creux mortels. En attendant, lui, il voyage en camion et chante à tue-tête dans sa cabine, sans se soucier des mauvaises notes.

– Je crois qu'on arrive. Vous savez, Gilbert est un peu bourru, mais ne vous en faites pas. Les choses se passeront bien.

– Comment je rentre ce soir ?

– Comme c'est la première fois, il va vous accompagner, puis nous regarderons les horaires de l'autocar pour la suite.

En arrivant au centre, j'avais de l'appréhension, les mots de Cédric traînaient encore dans ma tête, mais en serrant la main de Gilbert, à notre descente de voiture, cette fois, j'ai eu l'impression d'une poignée de main plus franche.

– Content de te revoir, Erwan.

– Bonjour, monsieur.

– Pas de monsieur qui tienne, tu vas m'appeler Gilbert comme tout le monde !

– Vous nous le ramenez vers 17 heures, comme prévu ?

– Absolument, monsieur Launay. À plus tard !

– Oui, merci. Vous avez mon numéro de téléphone si besoin.

Une fois le professeur reparti, Gilbert m'a conduit dans un local attenant à l'écurie où j'ai enfilé les bottes et la combinaison de travail.

– Ce sera ta tenue de travail. Pose tes affaires sur l'étagère.

– Merci, monsieur.

– Gilbert, je te dis. Allez, on va commencer par les box à poneys, il paraît que ça te connaît la boxe !

– Oui, un peu, qui vous a dit ça ?

– Je sais tout. Alors voilà, le matin, on démarre par la nourriture des chevaux, ensuite le nettoyage. Tiens, prends la brouette à deux roues qui est là.

Ma première journée de travail venait de commencer. Pendant qu'il distribuait le foin aux chevaux, j'ai

commencé à racler le sol des stalles avec une fourche et un râteau. Une fois la brouette pleine, je devais aller la vider près d'un tas de fumier sur l'aile du bâtiment.

– Ah oui, au fait, pas de cigarette ici, hein ?

– Je ne fume pas.

– Parce qu'avec le fenil là au milieu, ça flambe vite.

J'ai eu un jeune un jour qui s'amusait à cloper dans la grange. Il est reparti à coups de pied au cul !

Je me suis appliqué pendant deux heures à récurer tout ce qui me tombait sous la main, si bien que je n'ai pas vu arriver midi, lorsque Gilbert est venu m'appeler pour passer à table. Moi qui voulais me muscler les bras, j'étais servi. Au bout de quelques jours, mes poings risquaient de contenir de la dynamite, comme ceux de l'Ouragan.



© Le Rouergue

5. le palefrenier

Dans la salle à manger, on se tenait face à face, chacun d'un côté de la table sur laquelle Gilbert avait déposé du fromage, un plat de pommes de terre sorti du four et un énorme saucisson.

– C'est fait maison, une spécialité d'ici, le murçon de la Matheysine. On dit que c'est les mineurs polonais qui nous l'ont fait découvrir.

– C'est épicé ?

– Non, tu peux y aller.

Pendant que je me servais quelques tranches du saucisson local, Gilbert a repris la parole.

– Pour un novice, tu as bien travaillé. Je pensais que tu ne tiendrais pas le coup.

– Pourquoi ?

– Tu es un gars de la ville, non ? Et puis bon, les Noirs, c'est pas des nerveux à ce qu'on dit.

Pris de cours, je n'ai pas pu répondre à ce que j'ai pris pour une provocation, ravalant par réflexe ma colère et un peu de salive. Pour faire diversion, je me suis accroché à une phrase pêchée un jour dans

l'article sur Hurrricane. J'ai peiné à remettre les mots dans l'ordre, et je ne sais comment ils sont sortis de ma bouche, presque malgré moi, même si, comme Carter, j'ai un peu bégayé au début.

– « *Personne au monde ne pouvait surpasser un Noir en matière de bagarre. Ou de danse. Ou de chant. Ni travailler plus dur que lui.* »

– Qu'est-ce que tu me racontes là ?

– Rien, c'est comme un proverbe.

– Allez, dévore et fais pas le mariolle. Pas besoin de te vexer, ici aussi on regarde la télé. Et on voit la gueule qu'ils ont, ceux qui font les conneries.

– C'est pour me faire la morale que vous m'avez pris en stage ?

– Même pas. J'ai mon avis et je vote. Bon, assez parlé, maintenant on mange.

J'ai fait de même, ne sachant pas trop où il voulait en venir avec ses propos. Est-ce qu'il me testait en jouant un drôle de numéro, ou c'était vraiment le fond de sa pensée qu'il me dévidait sans gêne ? Nous étions tous les deux comme sur le *square jungle*¹. Il venait de me pousser dans les cordes à coups de mots bien assénés. J'ai décidé de ne pas répondre, pour lui prouver que je pouvais tenir une journée de travail sans me plaindre. Son repas expédié, son café avalé, il a replié la lame de son couteau qu'il a glissé dans sa poche.

¹ *Square jungle* : le ring.

– Il fait beau, on va aller faire tourner le Massey¹ et l'épandeur.

– C'est quoi ?

– Le tracteur et la benne. On charge la benne de fumier, et on ira l'épandeur dans un champ au-dessus. Allez hop, au boulot !

Il m'a montré comment retirer les cloisons une à une pour permettre au petit chargeur de passer à l'intérieur des box. Une fois cette tâche effectuée, Gilbert a commencé à collecter le fumier pour le déposer dans l'épandeur. Je devais, pour lui éviter de racler les parois avec la petite benne, remettre ce qui en tombait vers le centre de l'allée avec une fourche. Pendant tout le temps de la manœuvre, il n'a pas prononcé un seul mot, le regard rivé sur ce qu'il faisait. J'ai fait pareil, essayant de lui prouver que je n'étais pas un incapable, tout en faisant attention de ne pas me faire percuter par l'engin, car Gilbert ne s'occupait pas de moi.

– Bon, je crois que c'est plein, on va aller vider. Tu as été efficace. Allez, grimpe sur le Massey, on part en balade !

Je me suis installé sur le siège, tout heureux de reposer un moment mes bras après ce qu'ils venaient de subir. J'ai secoué ma casquette en la frappant contre mes genoux. Sur le chemin qui menait au pied de la Pierre Percée, que je voyais enfin de près, nous avons croisé des gens assis à une table de pique-nique.

¹ Massey Ferguson : constructeur de tracteurs.

Gilbert ne les a même pas regardés, pendant que je répondais à leur signe de la main. J'avais l'impression que, dès qu'il était affairé, il ne voyait plus personne. Au bout de dix minutes de secousses dans les ornières, nous sommes arrivés dans le champ où devait se faire l'épandage.

– Allez, palefrenier, on attaque !

Il a actionné une manette près du volant du tracteur et aussitôt le fumier s'est mis à voler à l'arrière de la benne.

– D'habitude, je fais ça à l'automne, mais il a trop plu l'an dernier.

Après une vingtaine de tours du champ, la remorque était vide, et nous avons pris la direction du centre. Au passage, Gilbert a voulu me montrer un abri dans lequel tournoyaient et sautaient trois chiens qui nous ont accueillis en aboyant.

– C'est mes chiens de chasse.

– Vous chassez ?

– Ici, à la campagne, ça se fait. C'est même une tradition. La chasse, et la pêche aux lacs aussi.

– Vous tuez quoi ?

– Ce qui passe au bout du fusil, selon la saison. Du sanglier, les chevreuils qui s'aventurent trop près, surtout qu'il y en a trop.

– Et vous les mangez ?

– Ben oui, pardi. Des fois j'en donne à la maison de retraite, ça les change de l'ordinaire, ce jour-là. Chez tes ancêtres, ils chassent aussi ?

– J'en sais rien.

– À la lance et à l'arc, ça doit être moins commode.

Comme au milieu du repas, je n'aimais pas sa façon d'insinuer les choses, je voulais lui répondre qu'au Sénégal, chez mes ancêtres, il y avait aussi des gens intelligents et civilisés. Et que mon père ne descendait pas d'une lignée de sauvages se promenant les fesses à l'air. Qu'il y avait certainement des faiseurs de pluie, des cavaliers, des chasseurs sans fusil capables de lui rabattre son caquet. Mais j'avais décidé de ne pas m'exciter, de garder mon calme. Il y aurait toujours, au retour au collège, la salle de sport pour me défouler, s'il me restait des forces. Envoyer dans le sac une série de *jabs*¹, à la manière de Cassius Clay, ou plus violent encore, une volée de crochets du gauche, comme un Carter en furie. Je me contentais pour l'instant de jouer au garçon d'écurie maniable, en laissant dire sans m'étonner. Laisser baver, comme les chiens qui hurlaient derrière nous quand on a quitté le chenil pour retrouver la ferme. Il restait encore un peu de travail avant de remettre les cloisons des box pour les rendre aux chevaux avant la nuit.

– Tu veux essayer le chargeur ? m'a-t-il demandé en me montrant un petit tracteur.

– Vous croyez ?

– Allez, approche, je vais te montrer les manettes pour manœuvrer. Grimpe.

¹ *Jab* : coup de poing direct du bras avant.

Intimidé et étonné après ce que j'avais entendu à propos de mes ancêtres, je me suis tout de même assis sur le siège pour écouter les consignes de Gilbert. La marche avant, la marche arrière, la façon de lever lentement le godet, et celle de ne pas donner de mouvements brusques sur les côtés. Il m'a demandé d'avancer vers un tas de fumier pour commencer l'apprentissage. C'était plaisant à conduire, facile presque, parce que souvent, quand il est là, mon père m'apprend à tenir un volant. Pas celui du camion, non, il ne veut pas perdre son travail, mais sa vieille Peugeot, oui. Je lui ai fait crisser les vitesses jusqu'à le faire sortir de ses gonds. Pas grand-chose, une tape sur la tête, un juron.

– Dis donc, tu es doué, garçon.

Cette fois, c'est Gilbert qui parlait, visiblement étonné par mon aptitude. Je me suis bien gardé de lui parler de mes leçons de conduite.

– Vous m'avez pris avec vous parce que vous êtes seul ?

– Comment ça ?

– Vous avez besoin de moi pour travailler ?

– Non. Ma femme est partie quelques jours chez sa mère à Anduze.

– C'est loin ?

– Dans les Cévennes, c'est à trois heures d'ici. Tu connais ?

– Non.

– Elle revient lundi. Et ma fille suit des études à Montpellier. Mais elle vient moins souvent, maintenant, elle préfère la ville.

- C'est paumé ici, faut dire.
- Si tu le dis. Tu préfères être au collège ?
- Je voulais pas dire ça.
- Au fait, faut qu'on se magne, je dois te ramener pour 17 heures.
- Je rentre pas en car ?
- Non, je vais passer chez un ami, je te déposerai. Au fait, tu leur rendras la convention de stage.
- C'est quoi ?
- Comme un contrat, pour se couvrir en cas d'accident.

Nous nous sommes activés pour terminer le travail avant le retour à l'internat. Heureusement, pendant le trajet, il n'a pas, comme je le craignais, cherché d'autres provocations. Je le prenais comme ça, mais c'était aussi peut-être sa manière de parler. Quelque chose d'ordinaire pour lui. Juger et dire du mal des Noirs et de ceux qui ne vivaient pas comme lui. Pour ne pas faire le sauvage, je l'ai remercié et il m'a souhaité une belle soirée. Mais la fête n'a pas duré, car sous les arcades de la cour, j'ai croisé un élève qui m'a appris que Cédric, après une embrouille avec un autre interne, avait à nouveau fugué.

- Quelle embrouille ?
- Il s'est battu avec Thibault.
- Thibault ? Et pourquoi ?
- Cédric cherche tout le monde.

Je n'ai pas répondu, car il avait raison. Parmi les teigneux de l'internat, Cédric l'était certainement plus

que les autres. Je me suis d'abord présenté au bureau des surveillants pour dire que j'étais rentré à l'heure. Celui qui était de permanence, d'un air absent, a fait semblant de s'intéresser à ce que je lui racontais. J'ai fait de même quand il s'est mis à me féliciter pour ma journée de travail. Qu'est-ce qu'il en savait, ce pingouin, avec sa queue-de-cheval et sa boucle d'oreille, de ce que j'avais enduré ? Je ne pensais pas au fumier ni aux bottes de foin que j'avais roulées du grenier aux écuries. Mais aux paroles de Gilbert, à ses allusions. À croire qu'il aurait pu être gardien sur l'île de Gorée. C'est de là que sont partis mes vrais ancêtres. Au large du Sénégal, direction le Nouveau Monde pour marnier sous le fouet des esclavagistes. Et plus tard abattus d'une balle dans le dos par des *crackers*¹ qui sont restés impunis. Le surveillant parlait, et moi, c'est comme si je virevoltais sur la pointe des pieds. C'est par Carter que je connais ces mots. Lui savait le faire sur le ring, pour éviter les coups et en donner. « *Frapper vite, frapper fort* », c'était sa devise.

Quand j'ai cru l'entretien terminé, j'ai vissé ma casquette sur la tête, avec l'idée de dénicher celui qui avait mis Cédric sur la route. Pas envie de le boxer, le sport, c'est autre chose. Mais de lui soutirer deux ou trois explications. Une seule, si ça pouvait suffire. À cette heure, la plupart des internes se planquaient derrière le local à poubelles pour fumer une cigarette,

¹ *Crackers* : racistes blancs.

même si c'est interdit. La vie à l'internat était bouffie de règles à respecter sous peine de voir son espace de liberté se rétrécir encore plus, après un passage en conseil de discipline. Mais la fumée, les adultes faisaient mine de ne pas la sentir, pour éviter de faire sauter le couvercle. J'avais bien visé car celui que je cherchais s'amusait à se goudronner les poumons comme les autres. Pris sous son nuage, il ne m'a pas vu arriver. Même si j'avais décidé de la jouer douce, je l'ai alpagué par le col avant qu'il ne comprenne ce qui lui arrivait.

– Viens par ici, espèce de bâtard !

Surpris, il n'a pas esquissé la moindre opposition, me regardant avec des yeux déjà cernés par la peur.

– T'inquiète, je vais pas te cogner, je veux juste savoir.

– Savoir quoi ?

– Tu lui as fait quoi à Cédric, pour qu'il se barre ?

– Rien, c'est lui qui cherche toujours, il a fouillé dans mes affaires.

– Il t'a piqué des trucs ?

– Non, mais il a fouillé, j'en suis sûr. Peut-être pour me chourer mon téléphone et mes clopes.

J'ai lâché prise, et Thibault est retourné à sa prise de nicotine. Je voulais m'excuser, mais depuis le temps que je traîne avec des lascars désabusés et nerveux, j'en ai perdu l'habitude.

6. le traître

J'étais bien trop crevé pour chercher querelle à un gars qui n'y était sûrement pour rien. J'avais mieux à faire en allant me passer sous la douche. Avant, j'ai essayé d'appeler Cédric, mais son téléphone sonnait dans le vide, avec sa voix pincée de canard sur le répondeur. Il risquait de se manifester d'un moment à l'autre, pour me dire qu'il en avait marre d'être entouré par une bande d'abrutis et qu'il s'était peut-être barré chez son oncle pour se mettre au vert. Je m'en voulais d'avoir secoué Thibault, mais j'étais encore pétri de mauvais réflexes. On m'a souvent dit, partout où je suis passé, qu'il fallait que je fasse marcher ma tête, mais ça ne veut pas se connecter au bon moment. Sur le coup, j'allume d'abord, avant de réfléchir. Celui que je prends pour mon idole faisait pareil. Il a atterri en prison à l'âge de douze ans pour avoir poignardé un adulte qui lui aurait fait des avances et agressé un de ses amis. Il s'est évadé six ans plus tard, pour s'engager dans l'armée. Je devais m'habituer à calmer le jeu quand les choses dérapent.

Tant pis pour Cédric, j'ai foncé à la douche, il ramènerait bien assez tôt sa fraise. J'étais claqué, et même pendant le repas, j'avais l'impression que mon corps pesait une tonne. Ma tête glissait vers l'assiette, poussée par la fatigue. Le stage durait jusqu'au vendredi, j'étais encore loin du compte. Allongé sur mon lit, j'ai vaguement feuilleté un magazine, mais mon regard se dérobaît, comme celui d'un boxeur qui venait d'en prendre une en pleine poire. Sans attendre le gong, j'ai laissé glisser le journal vers le sol. Nous dormions dans des chambres pour deux, et par miracle ou ânerie, mon voisin Cédric avait mis les bouts. À l'heure où j'ai éteint la lampe, il n'avait donné aucun signe de vie. Mais après tout, c'était la sienne. Avant de fermer les yeux et de tout oublier, je me suis revu, faisant le fier sur le chargeur, essayant d'épater Gilbert, dont je ne savais pas quel jeu il menait avec moi. Dans la même journée, il ne s'était pas privé pour baver sur ma couleur de peau, en parlant des Africains. Mon père s'y est habitué, ma mère aussi, quand elle lui tenait la main. Est-ce que ça suffisait pour ne plus y penser ?

Au réveil, ça faisait toujours un peu mal comme un coup porté au bon endroit. Mais, reposé, j'ai repoussé les draps quand l'alarme du téléphone a sonné. Pas question de traîner, ce mardi, je devais prendre le car pour aller au centre. J'ai mâchouillé un bout de pain trempé dans du chocolat chaud, ignoré les fruits déposés sur la table de la salle à manger. On nous demandait d'en prendre quatre par jour, mais on préférait les

boire au goulot. Besoin de sucre, de vitamines rapides pour être tonique et nerveux. Je me suis retrouvé calé au fond du siège du car qui descendait à Grenoble, parmi une poignée de vieux. Après divers arrêts, il m'a déposé au mien, à l'entrée de La Motte-d'Aveillans, le village où se trouvait le centre équestre. J'avais juste un bout de chemin à faire pour y arriver, une petite montée bordée de jardins défendus par des chiens hargneux. Gilbert était comme eux, ce matin-là, la bave en moins. Il m'a salué avant de m'expliquer la raison de sa colère.

– Il y a un con qui a fumé au milieu des balles de foin.

– Quand ça ?

– Dans la nuit peut-être. T'as rien vu hier ?

– Non...

– Tu fumes ?

– Je vous ai dit non.

– Viens voir, je vais te montrer.

Il m'a conduit à travers le garage des machines, jusqu'au hangar où étaient entassées les balles. Dans un recoin, sur une planche, une dizaine de mégots.

– Heureusement que l'abruti a eu l'idée de se faire un cendrier. Autrement il n'y aurait plus rien ici !

– Les chiens n'ont pas aboyé ?

– Tu parles, ils sont à trois cents mètres d'ici. Et celui de la maison est vieux et sourd.

Je me suis penché pour saisir un des mégots, et j'ai pris un coup de chaud dans l'échine. C'était comme si

le type qui était venu fumer dans cet endroit m'avait planté un coup de couteau dans le dos. Cédric. L'odeur du tabac froid avait son visage. C'était la marque des clopes qu'il ne lâchait jamais du matin au soir. Toujours à vouloir en griller une, et à cracher en même temps. Un mollard, une bouffée, c'était sa cadence. Qu'il soit venu chercher refuge au centre me sciait les jambes. Gilbert parlait d'abruti, et moi je pensais à un affreux doublé d'un traître. À l'internat, nous étions tous dans la mouise, chacun à sa manière, mais là, il avait abusé et dépassé les bornes.

– Si je le chope, il va passer un sale quart d'heure.

Gilbert ne croyait pas si bien dire, car je pensais exactement la même chose. Heureusement, il faisait fausse route, n'imaginant aucun lien entre moi et le fumeur. Il m'a parlé d'un type qui était venu l'été dernier squatter une bergerie sur la colline voisine, interdisant à quiconque de s'en approcher. Il faisait fuir les brebis qui n'osaient plus venir jusqu'à l'abreuvoir. Entouré de ses chiens, il effrayait tout le monde.

– S'il est revenu, cette fois, ça ne se passera pas comme ça. Bon, allez, au boulot. On va s'attaquer aux réparations sur la clôture du manège. Il y a des planches à changer, des piquets à consolider.

Mais avant, il fallait s'occuper de la sortie des box, et donner leur liberté aux poneys. Sous le silo à engrais, une remorque attendait pour être chargée. J'ai ouvert la vanne et les granulés se sont écoulés. Avec mes mains, j'ai étalé le tout contre le châssis.

Gilbert m'a demandé de conduire le chargeur près des écuries, et à l'aide d'un seau en plastique, nous avons assuré la distribution.

– Tout à l'heure, j'appellerai les gendarmes. Je peux pas laisser passer ça. Ou alors le mec, je l'attends avec mon fusil ce soir.

Venant de sa bouche, ce n'était pas une phrase en l'air, et si je n'avais pas envie de voir débouler les gendarmes au centre équestre, j'avais encore moins envie de voir Cédric se prendre une cartouche par cet allumé de paysan. J'attendais d'avoir un moment de tranquillité et de solitude pour appeler le fugueur, en espérant qu'il ait quitté les parages après sa partie de fumette. S'il lui restait un peu d'intelligence sous le capot, il valait mieux pour tout le monde qu'il ait mis la tangente, pour aller chez La Bûche ou ailleurs. Dans ses délires, cet idiot de Cédric me disait qu'un jour il finirait vagabond, allant d'un train à l'autre au hasard des gares et de l'humeur des contrôleurs. Je lui avais répondu que c'était une drôle d'idée, mais il n'est pas souvent sensible à ce genre de raisonnement. C'est dans un film qu'il avait trouvé ce projet. L'histoire de deux types qui parcouraient les États-Unis en chemin de fer. Là-bas, on les appelle des « *hobos*¹ », ici on dirait des vagabonds ou des clodos. Qu'il aille au diable, en train ou à pied. Je m'en voulais d'avoir taillé

¹ *Hobos* : vagabonds se déplaçant en train, de ville en ville, aux États-Unis, au siècle dernier.

la route avec lui, maintenant que je me faisais à l'idée de me retrouver au milieu des chevaux, aux basques d'un type un peu rude. Dans le fond, je préférais m'occuper la tête au lieu de me la prendre. Jusqu'à midi, on a cloué, vissé, enfoncé des pieux de châtaignier, remis des barrières en état. Et si le soleil voulait s'inviter un peu dans l'après-midi, il n'y aurait plus qu'à les badigeonner de goudron et le tour serait joué.

– Allez, va te laver les mains, je vais faire chauffer la gamelle. Tu me rejoins à la cuisine.

Il n'a pas répété la phrase deux fois, car j'avais une dalle pour deux. Mes bouts de pain avalés à l'aube n'étaient plus qu'un lointain souvenir au fond de l'estomac. J'ai rejoint Gilbert alors qu'il venait de poser une casserole sur le gaz.

– Un petit truc que j'ai préparé hier soir. Une daube, ça te dit ?

Je connaissais le nom de ce plat, mais ça ne me disait rien. Le mot, quand il résonnait dans la cantine de l'internat, n'avait rien d'engageant.

– Avec des crozets, ça passera bien. Installe-toi au salon cinq minutes, le temps que ça chauffe. Chez vous, la viande, vous la mangez crue, hein ?

Pas de répit, voilà qu'il revenait à la charge avec ses allusions. J'ai laissé dire, faisant semblant de m'intéresser à un fusil accroché au mur. Gilbert est parti au quart de tour.

– C'est celui de mon grand-père. Il l'a ramené de la guerre contre les Allemands.

- Où ça ?
- Là-haut, dans le Vercors, juste au-dessus du mont Aiguille.
- Il était courageux.
- Il a surtout eu de la chance de pas se faire descendre.
- Je crois que mon grand-père a aussi chassé les Allemands.
- Qu'est-ce que tu me racontes ?
- Tirailleur. Vous connaissez le mot ?
- Oui. Alors ça veut dire qu'il y en a des bons.
- Vous parlez des Noirs ?
- Non, enfin je veux dire...
- Si ma couleur ne vous revient pas, je me tire.

J'avais presque envie de lui flanquer une spécialité de l'Ouragan. Un bon *haymaker*¹ qui le ferait décoller du sol. Pour éviter de passer à l'acte, je lui ai dit que je sortais un moment téléphoner à ma mère. J'ai d'abord tenté de joindre le fugueur fumeur, sans résultat. Ma mère, du temps de midi comme on dit chez elle, était sans doute occupée à ranger des livres dans la bibliothèque où elle travaille. Le bâtiment s'appelle le « Grand Pré », parce qu'il y a un immense jardin boisé à l'arrière. Dire qu'avec tout ce qu'elle a lu, elle n'a jamais réussi à me faire ouvrir un bouquin, quand j'ai appris à lire. Alors qu'elle m'en a raconté

¹ *Haymaker* : coup violent engageant le haut du corps, frappé avec les deux poings unis l'un dans l'autre.

des histoires, le soir, la journée, les jours de pluie, et ceux où on attendait mon père et son camion. Même aujourd'hui, quand je rentre à la maison, elle me raconte ce qu'elle a lu, ce qu'elle a vu au cinéma. Moi, j'écoute sa belle voix parce que je l'aime, et je me replonge aussitôt dans les bandes dessinées où ça dégomme à tour de bras.

J'ai remis le téléphone dans ma poche, il était temps de passer à table. Gilbert devait s'impatienter. C'est en longeant la grange que j'ai aperçu dans un appentis une forme accrochée à une poutre. À tâtons, j'ai cherché l'interrupteur avant de découvrir, au milieu du local, un sac de toile gonflé de foin. Comme un étrange punching-ball qui attendait son heure.



7. les oiseaux

Étonné par cette découverte, j'ai regagné la cuisine où Gilbert était attablé. Je n'ai rien dit, pensant que tôt ou tard, l'explication viendrait.

– Vas-y, tu peux te servir. C'est de la daube de sanglier. Tu en manges ?

– Pourquoi je n'en mangerais pas ?

– C'est du cochon.

– Et alors ?

– Chez vous... Enfin, là-bas, en Afrique quoi. C'est pas des chrétiens à ce qu'on dit.

Pour éviter de poursuivre cet échange qui ne mènerait nulle part, je me suis servi une bonne louche de sa daube, que j'ai agrémentée de deux grosses pommes de terre, pour lui montrer que l'appétit était là.

– Les patates, elles sont du jardin. Le sanglier, je l'ai tué cet automne.

J'ai préféré laisser mon nez planté dans l'assiette et garder la bouche pleine pour ne pas avoir à répondre. J'étais plus intrigué et intéressé par le sac de foin. Depuis l'entrée à l'internat, je négligeais un peu la boîte, c'était le désordre, les micmacs à la pelle. Si je

voulais me tirer de là, ou regarder les choses autrement, je devais remettre mes poings en action, réveiller mon jeu de jambes, reprendre mon souffle. La légende Hurricane Carter est née un jour d'octobre 1962, à la descente d'un ring. Un dixième K.-O. obtenu en quatorze combats. Sans aller jusque-là, c'était à moi de me bouger. Maintenant que Cédric s'était tiré, il n'y avait aucune raison pour que je passe mes soirées à glander devant un écran de téléphone. S'il fallait se taper une année de galère à l'internat, autant en baver utilement. La boxe, c'est le seul sport où tu es obligé d'aller au bout à chaque entraînement, sans tricher. Ne pas croire que tout est arrivé parce que trois gouttes de sueur perlent au front. Et inutile de se dire que c'est idiot de souffrir comme ça. J'aurais pu aimer la course à pied ou le foot, mais l'odeur du ring m'est tombée dessus comme un cadeau au pied du sapin. Ma peau noire y est peut-être pour quelque chose, c'est souvent la couleur de ce sport. Pour tenir, il faut des endurcis, des durs au mal, des noyés qui ont envie de remonter à la surface, même si on leur tient la tête sous l'eau.

Malgré la tension du début, le repas s'éternisait, Gilbert parlait de son père qui avait, comme beaucoup d'hommes du village, longtemps bossé à la mine. Il m'a raconté les débuts du centre équestre.

– Tout a commencé avec les chevaux, quand mon père a vu un film au cinéma du village.

Apparemment, il est fermé depuis longtemps. Le Capitole, il s'appelle, c'est encore écrit sur la façade

grise, dans la rue principale du village. D'après Gilbert, c'était un film à la gloire de Johnny Halliday, avec des chevaux blancs qui galopaient dans les marais de Camargue.

– Dès qu'il est sorti du cinoche, il a eu l'idée d'en acheter deux ou trois pour faire comme son chanteur préféré, et se changer l'esprit le dimanche.

Quand il a pris sa retraite, il a agrandi les bâtiments, et un jour, Gilbert a pris la suite, même s'il trouvait ça dur. L'hiver, il faisait le moniteur de ski à la station de Lavaldens et profitait du tourisme l'été, en proposant des promenades aux gens qui venaient camper autour des lacs. Puis il a définitivement quitté l'usine où il travaillait dans la vallée.

– Ma femme Jeannie est infirmière, elle bat la campagne pour aller chez les vieux, faire des soins ou autre chose. Sacré boulot. Heureusement qu'elle est là.

En me parlant d'elle, il m'a raconté que ce pays trempé dans le charbon n'aurait pas pu vivre sans la patience des femmes, face aux longs hivers, à l'inquiétude, à la peur de l'accident.

– Et quand ça a fermé, tout a basculé, c'était la fin d'une longue histoire. Pendant des années encore, les gars allaient aux puits le matin sans se poser de question.

Maintenant, il va visiter certains de ses amis au cimetière, parce que le charbon les a achevés trop tôt, quand ce n'est pas l'alcool ou un accident de voiture. La dernière bouchée avalée, il m'a proposé un café.

– Après manger, on ira réparer les mangeoires.

Plus question de chevaux. Il voulait que l'on s'occupe des bacs et des abreuvoirs à oiseaux qu'il installe autour du centre, pour l'hiver.

– Ils ont aussi besoin de force au printemps. Les petits naissent, il faut les nourrir. La nature, c'est pour tout le monde.

Jamais je n'aurais pensé que cet homme bourru était capable d'un tel geste d'attention. L'idée de venir en aide aux oiseaux me plaisait. Perché sur un escabeau, Gilbert a réparé les abris et les distributeurs de graines pendant que je lui tendais les outils et, pour finir, la ration de graines à entreposer dans les récipients. D'arbre en arbre, il y en avait une bonne dizaine, et nous avons fait le tour de toutes, escortés par une nuée d'oiseaux qui n'attendaient que ça. Gilbert me les présentait au fur et à mesure, comme s'il les connaissait tous. Les moineaux bien sûr, mais aussi la grive musicienne, la mésange bleue, le pivert, la merlette.

– Ceux-là passent l'hiver ici. Les autres vont et viennent.

Deux heures s'étaient écoulées lorsqu'il s'est mis en tête de m'accorder une pause, le temps pour lui de passer quelques coups de fil à des fournisseurs et à des clients. J'en ai aussitôt profité pour revenir vers la remise où était accroché le sac. Pendant le repas, j'avais pensé que c'était un coup de bol, d'avoir un sac d'entraînement à portée de main. Mes muscles étaient chauds et j'ai commencé à frapper comme un

taré, la tête en avant, en tournoyant et en mimant des esquives. En frappant, je scandais le rythme, en faisant « une deux, une deux » entre mes dents. De temps en temps, je jetais un œil vers la poutre, histoire de voir si la corde ne risquait pas de lâcher. Dans ma poitrine, ça tambourinait comme chez mes ancêtres, les vrais, pas ceux dont se moque Gilbert. J'envoyais des droites et des gauches tant que je pouvais. Je ne savais pas ce qu'il avait prévu comme travail pour finir la journée, mais je m'en foutais pas mal. Haletant, j'ai enlacé le sac, prêt à mourir contre lui. Sous mes côtes, le tam-tam était déchaîné. Jusqu'au moment où dans ma tête un coup de gong a retenti. Il annonçait la fin du combat et le retour à la réalité. Sans lâcher ma prise, j'ai tourné la tête par-dessus mon épaule, pour voir que Gilbert, appuyé à l'encadrement de la porte, une paille dans la bouche, m'observait d'un air songeur. Mais comme il se tenait à contre-jour, je ne pouvais pas voir son regard.

– Alors, boxeur, on s'exhibe ?

Malgré tous les efforts de ma mère pour m'éduquer, je n'étais pas sûr de savoir ce que signifiait ce mot. Ma tête tourbillonnait après l'effort violent que je venais de fournir.

– Je t'ai accordé une récré, c'est pas pour que tu t'épuises.

– C'est vous, monsieur, qui avez accroché ce sac ?

– Oui, une idée comme ça.

– Et pourquoi ?

– Pourquoi pas. Si ça t’amuse de taper dedans. Mais t’es pas obligé de me remercier en plus.

Je l’aurais fait volontiers si j’avais su comment. Pour les belles phrases, mon stock était un peu chiche, ma langue moins habile que mes mains. C’est comme un son qui m’est sorti de la bouche.

– C’est sympa.

– Tu penses que je suis un lourdaud ?

– Non. C’est gentil d’avoir pensé à ça.

– Allez, on y retourne ?

Il nous restait des nichoirs à visiter, un bon paquet de planches à clouer et à badigeonner de goudron. De quoi nous mener à l’heure du repos. Malgré moi, je repensais à Cédric, lancé vers de nouvelles difficultés, et qui n’avait pas donné le moindre signe de vie. L’amitié, c’est un sentiment tordu. Il y a les bons moments et les autres, où il faut fermer les yeux pour ne pas être déçu ou bouffé par les émotions. Le coup des mégots dans la grange, c’était lui, j’en aurais mis ma main à couper. Mais je préférais les garder pour autre chose, tenir le temps à distance, les emmerdements aussi. Possible qu’ils arrivent dès qu’on baisse la garde.

– Tu sais qu’il y a des loups pas loin d’ici ?

– Vous rigolez, monsieur !

J’ai failli m’étrangler lorsqu’il m’a proposé de m’appréhender à monter à cheval le jeudi matin, en grim pant jusqu’à la cime du Connex, pour me prouver qu’il ne blaguait pas.

– Et s’il n’y a pas de loup au rendez-vous, d’en haut tu pourras au moins voir Grenoble, Le Grand Serre, l’Obiou.

Il m’a vanté la beauté de la montagne qui fait face au centre équestre.

– On ira avec le van jusqu’au départ du chemin, ce sera moins long pour toi. Et tu verras qu’une fois en haut, on sera seuls au monde.

Je n’étais pas du genre à me dégonfler devant la première difficulté et j’ai relevé le défi. Pour me rassurer, il avait prévu de me donner un canasson pas trop nerveux et au sabot sûr.

– Mais je ne te promets pas qu’on verra le loup, ça se planque, ces bêtes-là.

Finalement, la fin de la journée de travail s’est amenée tranquillement, sans faire de bruit. Je me suis dit qu’il s’était passé des belles choses, malgré l’affaire des mégots et deux ou trois remarques de Gilbert, dont je commençais à prendre la mesure. Comme en boxe, il fallait que je le tienne à distance, pour que ses coups ne touchent pas. Ma tronche contenait des wagons de rage depuis des mois ou des années. À force d’échecs, de renvois d’un collègue à l’autre, je m’étais forgé une image de petit taureau qui ne tardait jamais à montrer sa fureur. On m’avait mis au vert, et je ne savais pas ce qui déboucherait de cette semaine à la campagne, un peu comme retiré de mes habitudes. Quelques journées sans crachat sur les murs, sans mauvaises combines, sans portes claquées et cris dans les couloirs.

Au centre, je trouvais un peu de calme, malgré les bruits du tracteur, des marteaux et de la tronçonneuse. Le silence, dont je n'avais plus souvenir. Les oiseaux m'initiaient à une autre langue. J'avais montré à Gilbert que je pouvais manger du cochon, et que mon grand-père, même s'il avait longtemps marché pieds nus, était un ancien combattant, tout aussi valeureux que le sien. Au Sénégal, on n'accroche peut-être pas de fusils dans les salons, mais on pourrait les remplacer par de la bravoure et du cran. Comme en boxe.

– Je te dépose à Nantizon ?

– Vous avez encore rendez-vous ?

– Non, mais ça peut se trouver. J'ai envie de faire un cadeau à Jeannie.

– Des fleurs ?

– Tu es curieux, bonhomme. Je crois que je vais aller chez mon ami le bijoutier.

Mon père avait-il ramené un bijou à ma mère, au retour d'une de ses longues tournées ? Je n'ai pas souvenir d'avoir vu ça, ou alors je devais avoir les yeux au ciel ou au ras du sol. Ou peut-être qu'ils étaient un peu humides, émus par leurs retrouvailles. Des bijoux, ma mère n'en porte pas. Elle les cache dans un coffre, au fond du cœur.

– Va te changer, ça suffit pour aujourd'hui. Et ne retourne pas au sac !

Le sac, c'était le cadeau du jour. Je pensais qu'avec Gilbert, grâce à ce geste, les choses seraient différentes.

8. Paterson

J'ai ramassé mes cliques et mes claques, rangé mes bottes et mes vêtements de travail pour le lendemain, et retrouvé Gilbert qui m'attendait dans son pick-up Toyota. Un engin maculé de boue qui avait dû connaître bien des secousses. L'intérieur sentait l'huile de vidange, une odeur de chien mouillé, et surtout, celle dont je commençais à avoir l'habitude, le crottin de cheval. Quand mon père me faisait monter dans son camion, on pouvait se croire dans une maison tellement c'était propre. Pas un pet de poussière, un gravier, une traînée de terre, avec, pour l'ambiance, un parfum de faux fruits. Mandarine ou orange. Le cuir des sièges faisait aussi flotter dans l'habitacle un goût particulier. Mais le bahut ne démarrait jamais avec moi. Mon père s'en tenait à une lointaine promesse qui n'avait jamais vu le jour. Gilbert a enclenché la première et l'auto nous a secoués dans le chemin qui descendait vers la route. Je revenais à la tanière des pensionnaires qui attendaient le lendemain pour basculer sur l'autre versant

de la semaine. À peine arrivés le lundi, on la comptait, tranche par tranche, et elle se dévidait en heures plutôt qu'en jours. Les marques que l'on imagine sur les murs d'anciennes ratières étaient remplacées par les mégots qui s'amoncelaient sous les fenêtres des chambres. Dans quelques minutes, j'allais les retrouver, de la fatigue sur les épaules et un peu de calme dans ma tête. Je me disais qu'il fallait que j'abandonne l'idée que j'étais là pour punir avec mes poings des lascars qui n'avaient goûté qu'au mauvais côté de la vie. Les piquer de mon poing avec la précision du cobra ne servait à rien. La cogne, il faut se la garder pour les moments où c'est nécessaire. Au fond, je n'ai jamais aimé la baston, c'est un sport de désespérés qui ne connaissent ni la lune ni les étoiles. Les clopes qui les consomment n'ont ni le goût du ciel ni celui du miel, mais depuis longtemps celui de l'amertume qui les fera longtemps marcher à la marge. J'ai fait des conneries d'enfant, rien de mal, ma mère est une amarre, et tout le monde n'a pas cette chance. Elle est un port où je viens me glisser à l'heure des tempêtes. Avec des maisons basses aux volets bleus, comme dans la Bretagne de mon enfance. Là-bas, j'avais l'impression de ressembler aux cormorans, aux corbeaux. Le plaisir de savoir que ce qui est noir pouvait voler, même si on y vendait des petits gâteaux appelés têtes-de-nègre. Trois mots que j'entendais à l'école, dans la cour de récré. Dès que mes muscles ont fait la maille, j'en ai profité pour distribuer une

beigne contre une pâtisserie ainsi nommée, un œil au beurre noir pour une insulte. Mais c'est toujours le cogneur qui morfle au bout du compte. Punition. Piquet. Mains sur la tête. Les yeux face au mur. Interdit de pleurer. Dans mon dos, j'entendais les mots de fiel. Crépu. Négro. Basané. Et quand les flocons volaient au vent, je devenais Blanche-Neige. Lorsque la neige tombait la nuit, j'arrivais le matin à l'école l'humeur belliqueuse, les poings au chaud. Parfois, ça ne traînait pas. Il y avait toujours un imprudent, le cerveau mal réveillé, qui venait me titiller. L'institutrice était douce, mais ça ne suffisait pas à me retenir, car aussitôt les coups pleuvaient. Boxer les autres, c'était comme respirer ou marcher. Quand les adultes me retiraient du tas, je devenais las et triste. Je venais de repartir en enfance et vers la fureur quand la voix de Gilbert m'a tiré de là.

– Tu sais que tu m'étonnes, garçon ?

– Moi ?

– Ben oui, toi. On est que tous les deux dans la baignole. Pour le sac, je ne regrette pas.

– Ni de m'avoir pris ?

Il n'a pas répondu et je n'ai pas interprété son silence. Ce n'était pas un type à discours, un qui manœuvrait les mots comme les adultes du collège, qui se lancent toujours dans des phrases interminables. Si bien qu'au point final ça vous laisse absent et sans réaction. J'étais chez Gilbert pour trois journées encore, et je n'allais pas lui demander de se

justifier tout le temps. Mon père non plus n'est pas un grand bavard. Quand il est à la maison, il lit le journal, ou alors, de temps en temps, on peut l'entendre chanter du Youssou N'Dour, parce qu'il se croit seul dans la cabine de son Iveco¹. Là-bas, au Sénégal, il étouffait entre la pauvreté et l'ennui. Ici, il respire, mais sans dépasser la ligne blanche. Il y a toujours quelqu'un pour lui rappeler que Boubacar, ça sonne comme un tam-tam, que ça vient de loin, ou qu'un homme comme lui n'est pas censé vivre ici. Mais il n'a pas l'âme d'un chercheur de noises comme moi.

– La bijouterie est là, c'est mon ami Francis qui la tient. On était à l'école ensemble.

– Il est plein aux as alors.

– Peut-être pas. Il a trimé pour ça. Ici, si tu n'es pas bosseur et que tu carbures au litron, tu finis dans le fossé.

Il disait ça sans penser à moi bien sûr, même si l'avenir, je ne voyais pas trop à quoi il pouvait ressembler. Personne à l'internat n'en avait idée non plus. L'avenir, c'était un mot que les adultes brandissaient comme une menace lointaine.

– Tu es d'où exactement ?

– Entre Lyon et Saint-Étienne.

– Tu en as fait du chemin pour arriver là.

– Pas tant que ça. Mais on me garde nulle part.

– Tu n'aimes pas l'école ?

¹ Iveco : marque italienne de véhicules lourds et d'engins de chantier.

– Oui, mais ça me saoule. J’aime apprendre, mais j’ai la bougeotte.

– Et tes parents, ça les fatigue pas ?

– J’essaie de ne pas leur faire trop mal.

Quand Gilbert m’a déposé devant la grille du collège, je lui ai serré la main, comme le font deux collègues de travail. Fier de moi, j’ai promis d’être à l’heure le lendemain matin. Puis, comme prévu, je suis passé par le bureau des surveillants pour valider mon retour, prendre des nouvelles, avant de me faufiler vers la chambre. J’avais, même si je n’y croyais plus, envie de savoir si Cédric était revenu de sa fugue, peut-être ramené par la main ferme de La Bûche. Le petit entretien terminé, j’ai repris le couloir et l’escalier qui menait aux chambres, tourné la clé dans la serrure. Pas de miracle, il n’y avait personne à l’intérieur. Sur le lit de mon voisin fugueur, les mêmes vêtements qu’au matin, posés en boule, et sur la table de nuit, une vieille paire de baskets. La personne qui fait le ménage n’y avait pas touché. Honnêtement, je n’ai pas eu trop de regret de constater son absence. Le départ de Cédric m’obligeait à arrêter la glandouille, à penser à autre chose. Sans prendre le temps de réfléchir, j’ai enfilé ma tenue de sport pour une bonne séance de remise en forme. Si je voulais retrouver le souffle et le garder, il fallait courir sept ou huit kilomètres au moins deux fois par semaine. Pour le reste, comme le disait Carter, apprendre à ne pas perdre son sang-froid au moment de monter sur le ring. Une fois

équipé, je suis repassé par le bureau des surveillants pour avertir que j'allais jusqu'au stade faire mon footing. Le gars à la queue-de-cheval a hoché le menton en plissant les yeux, d'un air entendu. Lui, à part frimer avec sa chevelure tirée vers l'arrière, il ne doit pas se remuer beaucoup. Son bide commence à déborder du pantalon. Mais c'est pas mes affaires. À bonne allure, j'en avais pour une demi-heure à peine pour effectuer mon circuit, même avec la fatigue de la journée de boulot.

Au retour, j'étais dans les temps, il ne restait plus qu'à dérouler. Douche brûlante, repas, coup de téléphone à ma mère pour lui dire que tout allait bien. Je n'aimais pas trop ces séances qu'elle voulait toujours faire durer en posant mille questions. Depuis sept mois, j'étais loin de chez moi. Je l'avais un peu cherché à force de fanfaronner depuis mon entrée au collège. J'ai fait le doux au début, me tenant à carreau, mais vers le milieu de l'année de sixième, juste avant les vacances de Noël, un gros balourd est venu me chercher des noises, sous prétexte que le père Noël était blanc. J'y croyais plus, mais il n'a pas eu le temps de terminer sa phrase. Le maladroit a juste compris qu'une droite bien ajustée peut vous laisser la lèvre en sang. Je m'en voulais, mais ce n'était pas la première fois qu'il me provoquait avec cette histoire de blanc et de noir. Penaud, je l'ai aidé à se relever, avant de me retrouver dans le bureau du principal. Première leçon de morale, première convocation des

parents. Ma mère a rusé pour éviter que l'histoire ne devienne plus grave. Les gens la connaissaient, en tout cas ceux qui vont à la bibliothèque. Je savais que je lui faisais honte, mais ça ne m'a pas empêché de refaire parler la poudre. J'ai commencé à faire dès la cinquième le tour des collèges des environs. L'affaire tenait quelques mois, et arrivait toujours le moment où la goutte d'eau faisait déborder le vase. J'avais pris l'habitude des conseils de discipline, promettant à chaque fois de changer. En vain. C'est comme ça qu'au mois de septembre, au lieu de me retrouver en troisième, j'ai atterri dans ce coin perdu avec une bande de plus cagneux que moi. Comme si l'éloignement allait changer quelque chose à ma façon de voir les choses. Au début de mon séjour à l'internat, il m'a simplement arraché le cœur un peu plus. Alors que souvent j'ai eu envie de détacher cette peau que le père Noël n'a pas. Cette peau qui a coûté la mort à neuf personnes, dans une église de Charleston, en Caroline du Sud, au mois de juin 2015. Parce qu'elles étaient noires, un taré a décidé qu'elles devaient mourir. Le nom de la ville m'a sauté aux yeux, car c'est à Paterson que la vie de Rubin Carter a basculé. C'est là qu'avait eu lieu la fusillade au bar Lafayette. Dans l'article de journal qui a attiré mon regard au CDI du collège, on dit qu'au procès, le Blanc qui les avait tués ne regrettait pas son geste. Il était écrit aussi que les juges venaient de le condamner à mort.

9. crazy nigger

Mercredi matin, ponctuel, j'ai retrouvé Gilbert dans l'écurie du centre équestre, au moment où il s'occupait des poneys.

- Alors, c'est maintenant que tu arrives ?
- Je ne suis pas en retard, monsieur !
- On avait dit 6 heures, non ?
- Monsieur, franchement vous abusez !
- Comment ça ? Tu es à la bourre, mon vieux.
- Arrêtez de me charrier.
- Va te changer, et reviens ici.

Je savais qu'il se moquait de moi, et j'ai enfilé mon pantalon et mes bottes, sans mettre de pull. À mon retour, il avait allumé un poste de radio qu'il dispose ici et là quand il s'active à l'intérieur. Il avait poussé le bouton à fond et le son de l'accordéon montait jusqu'à la charpente.

- Écoute, petit, ça donne envie de danser non ?
- C'est quoi ça ?
- C'est la France. Tu n'as pas froid à te balader en liquette ?

– Non, monsieur. Au fait, pour le cheval demain, c'est bidon ?

– Ben non, c'est sérieux, on va aller voir si le loup y est.

Sa réponse me rappelait un air, une comptine où des enfants se promenaient dans les bois au risque d'être dévorés. Je venais de saisir une fourche lorsque le vieux chien de la ferme, malgré sa fatigue, s'est mis à donner de sa voix enrouée. En même temps, deux portières de voiture ont claqué. Gilbert, étonné, a relevé la tête en disant qu'il n'attendait personne à cette heure. Il s'est dirigé vers la porte, où dans l'encadrement se sont présentés deux gendarmes. Gilbert les a salués comme s'il les connaissait.

– Vous avez perdu quelque chose ?

– Non, la routine. Tu n'as rien remarqué de spécial ces jours-ci ?

– Dans le coin, non. Vous cherchez des braconniers ?

– Pas vraiment. Tu n'as vu passer personne dans le secteur ?

– Non. Sauf que j'ai retrouvé des mégots hier dans la grange.

– Quelqu'un qui a fumé là ?

– Oui, c'est bizarre, une bonne dizaine.

– Au fait, il paraît que tu as un nouveau palefrenier...

– C'est un stagiaire, il est là.

– On peut lui parler ?

– C'est un sportif, il ne fume pas.

– Mais on peut le voir ?

J'avais entendu la conversation, et quand Gilbert m'a appelé, je me suis avancé vers eux. J'ai salué en enlevant ma casquette.

– Bon, on ne va pas pinailler. Il y a un touriste qui s'est fait voler de l'argent au gîte de la Pierre. Et il nous affirme qu'il a vu un garçon de votre taille, enfin de votre apparence, rôder par là-bas.

– Je n'ai jamais mis les pieds au gîte, moi.

– Pourtant ce monsieur est formel. Il dit, quelqu'un avec une casquette, assez grand et...

– Tu veux dire qu'il a vu ce gamin ? a coupé Gilbert.

– Oui, c'est exact.

– Il a dit qu'il était noir ?

– Oui, précisément. *A fortiori* il est formel.

Ensuite, Gilbert n'est plus intervenu, me laissant seul face aux insinuations des gendarmes. D'après eux, le vol s'était produit la veille dans l'après-midi. C'est-à-dire à des heures où j'étais sur l'épandeur, puis au champ et au chenil. Mais pour eux, je devais forcément être dans le secteur. L'affaire était plausible. Les seuls moments que j'avais passés seul étaient les quelques minutes où j'avais frappé dans le sac de foin. Sous l'œil de Gilbert qui s'est bien gardé de le préciser.

– Bon. C'est une somme. L'argent des vacances. Il faut qu'on trouve.

Nous étions debout devant la camionnette de la gendarmerie et je sentais le regard des militaires posé sur moi. À Nantizon, certains étaient habitués à ce genre d'affaires. Des petits vols à l'occasion. D'autres

avaient tâté de la garde à vue et roulaient des mécaniques, un peu comme s'ils affichaient un diplôme. Les plus atteints s'imaginaient un jour séjourner en *zon-zon*, la prison, où parfois déjà des frères avaient passé du temps. Moi, mes rêves étaient ailleurs, prendre de la taille et du muscle, tenir ma garde pour ne pas me faire abîmer la face, grimper chez les poids moyens, et pourquoi pas chez les lourds un jour. Je me suis souvent pourri la vie avec des gamineries, des fugues, des jours sans école, mais pas pour me retrouver avec une paire de menottes aux poignets. Si j'ai parfois tapé dans le tas, c'est parce qu'il y avait un nabot qui venait me chercher. Même quand, gentiment, on m'appelait le *renoi*, je répondais. J'avais un nom, Erwan. Ma couleur de peau n'est pas mon état civil.

– On peut aller à l'intérieur, Gilbert ? a demandé un des gendarmes.

Le fermier a fait un signe de la tête et nous l'avons suivi dans la maison. Nous nous sommes assis autour de la table de la salle à manger. Un des képis a sorti un carnet, un stylo et a commencé à me questionner. Même si rien ne collait question horaire, il en revenait toujours aux dires du gars qui s'était fait piquer son pognon. Inlassablement, je répétais que je n'y étais pour rien. Mais l'innocence, ça se prouve. Le *crazy nigger*¹ *Rubin Carter* avait pris de la prison à

1 Extrait de la chanson de Bob Dylan, « Hurricane » : « *He was just a crazy nigger* » (Il n'était qu'un nègre complètement fou).

vie, condamné par un jury uniquement composé de Blancs. Je n'en étais pas là, mais j'avais l'impression de vivre une scène identique. Leur parole et celle du type du gîte contre la mienne. Je crois que quelques mois auparavant, j'aurais renversé les tables en les envoyant balader. Depuis, j'avais appris à rentrer mes poings, ne les réservant qu'à ceux qui venaient se frotter trop près. Je n'allais pas non plus allumer deux gendarmes pour une histoire à laquelle je savais n'être pour rien. Comme ils n'avaient pas grand-chose à se mettre sous la dent, ils en rajoutaient, posaient des questions plus ridicules les unes que les autres. Au fond, je ne savais pas si ça m'agaçait ou si ça me faisait rire. Ils ont insisté, avant de lever le camp. L'échange m'avait paru long, et si j'étais fier d'avoir tenu bon, ça m'avait quand même mis dans un bel état de rage. Dès que la camionnette bleue a tourné au premier virage, de rage, je me suis précipité dans la petite grange pour m'alpaguer avec le sac de foin. Je crois que Gilbert a dit quelque chose, mais je n'ai pas prêté attention à ses mots. Je trouvais juste qu'il ne m'avait pas été d'un grand secours. J'ai cogné contre la toile, aussi fort que je pouvais. À mains nues, ça faisait mal, c'était rêche et piquant, mais il fallait que ça sorte. Quand mes poings se sont mis à saigner, j'ai failli me mettre à pleurer. Pour ne pas le faire devant Gilbert, qui j'en étais sûr m'observait, je suis parti en courant vers les bois, jusqu'au chenil où les chiens, à ma vue, ont aboyé comme des dingues.

J'ai repris mon souffle pour grimper tranquillement jusqu'à la Pierre Percée. Arrivé au sommet, je me suis assis sous l'arche, le regard tourné vers la vallée. Le vent qui soufflait fort collait mon tee-shirt trempé de sueur froide à ma peau. Devant moi, une enfilade de montagnes parmi lesquelles je connaissais le mont Aiguille que m'avait montré Gilbert la veille, et le Connex où nous devions grimper à cheval. Sur ma gauche, vu d'en haut, un des lacs que nous avions longés avec Cédric lors de notre fugue. Pour éviter le souffle du vent, je me suis allongé, légèrement adossé à la roche qui m'abritait un peu. Le temps était au beau, et je crois que jamais je n'avais ressenti une telle impression de silence, de bruits feutrés. Mon cœur s'était calmé dans ma poitrine, dans ma tête cavalaient encore mille sabots en forme d'idées qui rapidement s'évaporaient comme la sueur dans mon dos. Il fallait que je redescende au centre, pour ne pas donner l'impression d'avoir fui parce que j'étais coupable. Gilbert risquait d'appeler le collègue, et la belle aventure s'arrêterait là. Pourtant, quand le clocher du village a sonné douze coups, j'ai tenu bon. Je voulais m'accorder encore au moins une heure de liberté, essayer de comprendre pourquoi le client du gîte avait dit m'avoir vu, poussant le vice jusqu'à m'accuser du vol. Quand j'ai repris la descente vers la ferme, je n'en savais pas plus. Près du chenil, j'ai essayé de calmer les chiens, histoire de rester près d'eux encore un moment. Drôle de vie. Enfermés

là toute l'année, en sortie le dimanche lorsque la chasse était ouverte, le temps de suivre à la trace un chevreuil ou un sanglier. Poussant mes pas, je suis allé m'asseoir sur une barre du manège¹, espérant peut-être que Gilbert viendrait m'y chercher. J'étais à peine perché là qu'une fille de mon âge, tenant un cheval par la bride, est passée devant moi. Gêné, j'ai dit bonjour machinalement, fixant bêtement ses cheveux qui dépassaient de la bombe. J'ai reçu un sourire en échange et une salve d'adrénaline. Comme si de rien n'était, elle a installé des obstacles sur la piste et enfourché l'animal. J'étais au spectacle, le cœur battant.

– Tu peux m'aider à placer ces plots, s'il te plaît ?

Elle s'adressait à moi. J'ai bondi sur mes jambes, prêt à déplacer tout ce qu'elle voulait. Elle m'a juste devancé avec une question.

– Tu travailles chez Gilbert ? Je ne t'ai jamais vu.

– Je suis en stage cette semaine.

– Tu es au collège ?

– Oui. Enfin, non, à l'internat.

– Moi, je suis au collège Saint-Jean. Tu sais monter ?

– Non, pas trop, moi c'est plutôt...

– Tu veux essayer ? Viens, je vais te régler les étriers.

– Demain je dois grimper au Connex avec Gilbert.

– Raison de plus pour apprendre deux ou trois trucs.

– C'est ton moniteur ?

¹ Manège : lieu où se pratiquent l'équitation et le dressage des chevaux.

– Plus maintenant, ça fait presque dix ans que je fais de l'équitation ici. Mais j'ai commencé avec lui.

– Je t'ai regardée un peu, tu es fortiche.

– C'est moyen. J'ai fait des concours, mais maintenant ça ne me dit plus rien, je préfère m'amuser.

Quand j'ai mis le pied à l'étrier, j'ai essayé de ne pas montrer la peur qui me tenait au ventre. Affronter un adversaire sur un ring, c'était une chose, se retrouver à une telle hauteur, à la merci de la fougue d'un cheval, je n'avais jamais connu ça. Celui-ci était docile, je me suis laissé guider. Lorsque ma monture piaffait, je me contentais de serrer les jambes et de crispier mes mains sur les rênes.

– Au fait, je m'appelle Blandine, et toi ?

– Erwan.

– Tu veux essayer le galop ?

– Je préfère te regarder faire. Tu me montres, et après c'est mon tour.

– Je serais bien allée avec vous demain en randonnée.

– Tu as cours ?

– Oui. Les vacances, c'est dans une semaine. On peut te ramener tout à l'heure si tu veux. Ma mère sera d'accord.

En fait, je n'avais pas envie qu'elle vienne tourner autour du repaire des proscrits. Mais je n'ai pas eu le temps de répondre.

– Ah, tu es là ?

La voix de Gilbert venait de résonner.

– J’ai cru que tu avais pris la tangente.

– Vous ne m’avez pas beaucoup défendu ce matin devant les flics.

– Tu te fais des idées. Et je crois que le gars du gîte ondule un peu de la coiffe.

– Hein ?

– Je veux dire qu’il a l’esprit dérangé. Te confondre en plein jour avec un autre, faut pas charrier.

© Le Rouergue

10. le butin

J'étais gêné et je me sentais pris en faute, simplement parce que j'avais mis les bouts pour ne pas avoir à supporter les soupçons des gendarmes.

– Fallait pas te carapater comme ça, gamin.

– Et vous vouliez que je fasse quoi ? Déjà que j'ai fermé ma gueule pour pas les insulter.

– Je les connais. Il y en a même un qui a été bidasse avec moi.

– Pourquoi le type dit qu'il m'a vu ?

– Va savoir. Tu dois avoir la dalle, non ? Viens manger un bout.

À regret, j'ai laissé Blandine au manège. La façon qu'elle avait eue de m'aborder m'avait surpris. C'est sûr, elle n'avait rien à voir avec les filles qui d'habitude nous toisent de haut. L'école privée, ça lui allait bien. Je ne sais pas si on y accepte des élèves comme nous. Blasés, minables, toujours dans l'excès, le crachat en guise de salut.

– Au fait, monsieur, je peux repartir avec la mère de Blandine tout à l'heure ?

- Tu veux plus de mon pick-up ?
- C'est pas ça, mais ça vous évite un voyage.
- Si y a que ça pour te faire plaisir. Au fait, tu as intérêt à te reposer ce soir, parce que demain, au retour de la balade, tu seras lessivé, tu peux me croire. Allez, avale un truc et on retourne au charbon.

Je ne sais pas pourquoi cette phrase m'a rappelé des paroles de mon père, un jour qu'il me racontait la bataille des Sénégalais en 1914. Il l'avait lue dans un livre ou tenait l'histoire par la voix d'un oncle. Il disait qu'après avoir traversé la mer, ils marchaient dans de grandes plaines sous des pluies de feu qui tombaient sur l'infanterie. Je ne connaissais pas ce mot, infanterie, qui n'avait rien à voir avec l'enfance ou des jeux de gamins. Les tirailleurs parlaient fort pour que leurs voix surmontent le bruit des obus, des chevaux qui hennissaient, de la mitraille qui répondait à la mitraille. Les hommes avalaient une gorgée d'eau, avançaient en remerciant la France, alors qu'ils mouraient sur une autre terre. Mon père a retenu cela, me l'a dit pour que je me souviene. Mais ce n'est qu'en regardant des photos un jour que j'ai compris de quoi il parlait. Les corps couchés, les bouches ouvertes dans un cri, la guerre des balles qui sifflent, des bombardements, les tranchées et cette boue collée aux jambes. Il s'était mis à me raconter ça, calé sur la couchette du camion. Une fois de plus, je venais d'avoir affaire au conseil de discipline.

Après le collège de Chazelles, on ne voulait plus de moi à celui de Tourins. D'un air sévère, mon père m'avait demandé de grimper dans le bahut, comme s'il allait m'emmener promener. En colère, il avait dit qu'il voulait m'abandonner sur le bord d'une route pour me donner une leçon. Il a même parlé de la Pologne, où il était allé quelquefois livrer du matériel, comme d'une destination malsaine, me racontant que si je vivais là-bas, en n'étant ni blanc ni catholique, la vie serait difficile.

– Erwan ! Tu rêves ou quoi ? On y va ?

– Oui, monsieur.

En repassant devant le manège, j'ai dit à Blandine que j'étais d'accord pour repartir avec elle et sa mère. Elle m'a souri, fait un signe de la main, et j'ai senti un drôle de poids sur mon cœur. Gilbert voulait que l'on bouche les nids-de-poule du chemin, que l'hiver avait creusés. Fier de moi, j'ai conduit le petit chargeur pour déverser ici et là le gravier et le sable. Ensuite, à l'aide d'un râteau, j'étendais le tout en aplatisant bien. Lorsque ce travail nous a rapprochés du gîte où avait eu lieu le vol, je me suis senti gêné, comme si quelqu'un m'épiait derrière une vitre du bâtiment. Comment l'homme qui s'était fait voler son argent avait pu m'accuser ? Au bout d'un moment, le chemin d'accès au centre équestre avait repris un bel aspect. Nous venions juste de poser les outils et de remettre le chargeur sous son abri qu'une voiture s'est avancé comme pour l'inaugurer. Une voiture

que je connaissais, ainsi que le conducteur lorsqu'il en est descendu. La Bûche en personne, et sa stature imposante. J'étais surpris et bouche bée quand il s'est approché de nous, saluant d'abord Gilbert avant de me serrer la main.

– Je viens pour régler un problème, si on peut se mettre à l'abri.

– Suivez-moi.

Je me demandais bien de quoi il pouvait s'agir, mais sa présence avait à coup sûr à voir avec Cédric. La suite ne m'a pas donné tort.

– Il y a eu un vol par ici, non ?

– À ce qu'il paraît, a répondu Gilbert.

– S'il s'agit d'argent, voici le butin, a-t-il dit, tirant de sa poche une enveloppe.

Sur ces mots, il a étalé sur la table six billets de cinquante euros, même pas écornés.

– Et ça sort d'où ? s'est étranglé Gilbert.

– Vous pourrez dire que vous les avez trouvés.

Mon intuition de la veille était la bonne. Celui qui était venu fumer dans la grange était aussi celui qui avait volé l'argent. Cédric avait fait coup double, ne s'inquiétant pas du sort qui me serait réservé.

– C'est mon neveu. Il a débarqué hier chez moi, l'air chiffonné, un peu sale. Je lui ai demandé d'aller prendre une douche, et au moment où il a posé sa veste sur une chaise, les billets sont tombés. Pas eu besoin de le secouer beaucoup pour qu'il me raconte la suite.

D'après La Bûche, Cédric s'était tiré du collège et, me sachant au centre, avait fait un détour pour venir me voir. Il espérait peut-être que je taillerais la route avec lui. Mais on avait déjà repris celle de l'internat avec Gilbert. Ne sachant plus trop où aller, il avait rôdé un peu, avait trouvé une fenêtre entrouverte, puis s'était glissé dans la pièce où le vacancier avait laissé son portefeuille sur un meuble. Il avait failli se faire surprendre par Gilbert à son retour, alors il s'était planqué dans la grange. Comme la nuit tombait, il n'avait pas osé aller plus loin, se couchant entre les bottes de foin, sans se priver de griller quelques clopes.

– Si vous pouviez les rendre au gars qui s'est fait détrouser, ou aux gendarmes, ça éviterait des ennuis à sa mère.

– Je vais voir ce que je peux faire. En attendant, c'est son copain qui a morflé. Les képis, ça lui a mis un coup.

– Autre chose. Vous avez une moto ?

– Oui, une vieille Terrot 350 qui appartenait à mon père.

– Le neveu m'a dit qu'il a essayé de la démarrer. Il s'est pris la pédale de démarrage dans le tibia.

– C'est sûr qu'il doit avoir un sacré bleu. De toute façon, il ne pouvait pas partir avec, le réservoir est toujours vide.

– Tant mieux, autrement, il risquait de s'emplâtrer contre un camion, ce merdeux.

– Va rejoindre Blandine, Erwan, j’ai deux mots à dire à ce monsieur.

Ce que Gilbert avait à raconter à l’oncle ne me regardait pas. Je ne me suis pas fait prier pour courir jusqu’à la cavalière qui était en train de panser son cheval.

– Tu as terminé ta reprise ?

– Oui, ma mère vient de m’appeler. Elle sera là dans une demi-heure. Pour toi, ça ira ?

– Oui, Gilbert est d’accord, mais vous me laisserez où vous pourrez. Je peux t’aider ?

– Le temps que je lui fasse les sabots, je veux bien que tu me prépares un seau de granulés. Je lui donnerai ça après.

J’ai foncé dans la grange pour récupérer un seau, puis vers le silo pour le remplir de nourriture. L’air de rien, je gardais un œil sur la maison où les deux adultes étaient restés. Au moment où je regagnais le manège, je les ai vus sortir, discutant comme s’ils étaient de vieux amis. La Bûche est venu me dire au revoir avant de repartir.

– Moi, j’irai rendre ça au type du gîte tout à l’heure, a dit Gilbert.

– Et vous lui raconterez quoi ?

– Que j’ai trouvé ça par terre.

– D’accord. Et aussi sec, il pensera que c’est le « *kebla* » qui lui a arraché son pognon.

– Tu as raison, il risque de te soupçonner. J’irai le filer à mon ami gendarme. Il essaiera de convaincre le gars de ne pas porter plainte.

Je l'ai remercié avant de rejoindre le manège. En me voyant arriver, le cheval de Blandine s'est mis à hennir et à secouer la tête dans tous les sens.

– Il a vu son dessert. Tu vas voir, il va gober ça en moins de deux.

En effet, son repas n'a pas duré longtemps, et c'est en traînant la patte qu'il s'est fait conduire au box. Quelques minutes plus tard, j'étais silencieusement assis à l'arrière de la voiture de la mère de Blandine. J'avais l'impression de rentrer de vacances. À présent, ses cheveux étaient lâchés à vingt centimètres de mon visage. Par la fenêtre entrouverte, un léger courant d'air les faisait onduler. Un parfum de vanille me caressait les narines. Je pensais que je risquais de ne plus la revoir, une fois mon stage au centre équestre terminé. Et qui sait ce que je ferais dans une semaine ou un mois. Cela faisait trois jours que je me tenais à carreau, sans faire de vagues, même si l'arrivée des gendarmes était venue ternir le tableau.

– Vous partez à quelle heure en balade demain ?

– Avec Gilbert ? En milieu de matinée, je pense.

– Tu me raconteras ?

– Et comment ?

– Tu as un téléphone ?

– Oui, bien sûr...

– Tiens, note mon numéro.

J'ai jeté un œil vers la mère de Blandine qui n'a pas semblé surprise par la proposition. Elle écoutait des notes de piano que diffusait l'autoradio en fond

sonore. Je craignais qu'en arrivant près de l'internat, elle ne me questionne, voulant savoir ce qui m'avait conduit là, mais quand la voiture s'est garée devant la grille du collège, elle s'est contentée de se retourner vers moi en souriant. J'ai ouvert la portière, un peu gêné, ne sachant ce qu'il fallait dire à part un banal au revoir. L'auto est repartie avec l'odeur de vanille et je suis resté planté là un moment. Mon cœur venait de se remettre à battre. Comme le tam-tam de mes ancêtres, dirait Gilbert en plaisantant. Il battait, et j'avais envie de danser, de tournoyer en frappant dans le vide avec mes poings. Dans ma tête, les chevaux galopaient. Je suis resté assis sur la murette, face aux montagnes, conscient que j'avais peut-être trouvé le moyen de m'éloigner des mauvais chagrins, alors que j'allais retrouver le monde des soirées ordinaires, les traîneurs et leur vie en attente. Par bonheur, pour la douche du soir, il me restait un flacon de gel à la vanille.

11. le charbonnier

La nuit suivante a été courte, hachée par des rêves brefs qui m'entraînaient soit au galop sur un cheval incontrôlable, soit dans des courses à pied ponctuées par le sifflet de gendarmes menaçants. Plus d'une fois, j'ai ouvert les yeux dans la pénombre, et à chaque fois, près de la fenêtre dont je n'avais pas tiré le rideau, se tenait la silhouette d'une fille, cheveux au vent. J'étais nerveux, en fait, car j'appréhendais cette sortie à cheval. Pourtant, j'avais livré quelques combats à l'entraînement, ou au cours d'oppositions plus sérieuses, me coltinant avec des coriaces, mais là, je partais vers l'inconnu. Sur le ring, j'étais maître de mes coups, capable de toucher le menton de l'adversaire, malgré son allonge, sa morgue ou sa violence. J'étais doué pour envoyer la riposte, esquiver et contrer de la main. Le poing est un dard qui peut piquer le foie, ouvrir l'arcade sourcilière. Je n'avais pas la dynamite de Carter, bien sûr, mais les coups font mal. En arrivant au collège de Nantizon, en septembre, traînant les pieds que l'on voulait me faire remettre sur le droit

chemin, je ne craignais ni n'attendais rien. Frôler la marge était devenu une routine, aussi simple à tenir que pousser une porte d'un coup d'épaule. J'ai traversé avec eux un hiver de haute neige, miroir blanc offrant à certains l'occasion de me montrer la noirceur de ma face. Mon père, me parlant des Polonais, m'avait mis en garde, en me disant qu'en France aussi, dans les stades, des allumés imitent le cri des singes pour pousser à la faute des joueurs à la peau comme la mienne. Il sait même qu'en Corse se trouvent les meilleurs imitateurs.

Au bout de cette nuit, il y avait la cavalcade, le bruit des sabots et un bout d'illusion qui se tissait, le goût de la vanille, un parfum de printemps. À peine tiré du lit, j'ai pressé le flacon sous l'eau chaude de la douche, prêt à affronter le rêve et la cavalerie. Dans le car qui me conduisait au centre, je regardais le paysage, les montagnes dominant les lacs, me demandant encore si Gilbert, en me proposant cette sortie, voulait me mettre à l'épreuve. J'avais toujours à l'esprit notre première rencontre, sa façon de me saluer avec ce que j'avais pris pour du mépris, ses propos sur le vote, la nonchalance des Africains. Jusqu'à imaginer la chasse moyenâgeuse à la sagaie. Rien que des mots envoyés comme des uppercuts, de façon banale et naturelle. Il avait promis de rendre l'argent directement à son ami gendarme. J'espérais juste qu'il trouverait les mots qui me disculperaient. J'ai laissé tomber l'angoisse, à l'heure où le car me déposait en

bas du chemin menant au centre. J'avais envie de faire un détour pour contourner les gîtes où le mec à la vision trouble disait m'avoir aperçu. J'ai coupé à travers champ pour ne pas passer sous ses fenêtres. Gilbert, qui préparait les chevaux, a trouvé curieux que j'arrive par-là, mais faisant le sourd, j'ai préféré l'interroger sur le pognon qu'il devait rendre à son ami gendarme.

– C'est fait, on peut rien refuser à un conscrit bidasse. En échange, j'ai promis de lui donner des bracos s'il en passait par ici la nuit.

– Des bracos ?

– Des braconniers. Quand arrivent les fêtes, il y en a qui viennent remplir leur frigo ici. Ailleurs, c'est la truffe ou autre chose.

– Il n'a pas demandé à me revoir ?

– Non. Moi, j'aurais bien dit deux mots à ce cinglé qui est venu cloper dans la remise. C'est ton ami ?

– Un ami ? Plutôt un pote de l'internat, chercheur de noises. On s'entraide, on se serre les coudes.

– Si tu le croises, dis-lui de pas repasser par là, parce qu'il risque de manger bon.

– Les gendarmes vont essayer de le retrouver ?

– Sûrement, mais à présent, c'est leur affaire. Allez, va te chercher une paire de bottes et une bombe dans la sellerie. Moi, je m'occupe du casse-croûte.

J'ai trouvé chaussure à mon pied, et de quoi me protéger le crâne en cas de chute. Gilbert m'avait préparé un cheval calme, que j'avais eu l'occasion

de croiser dans les box. Vu du sol, il avait l'air assez paisible, mais j'attendais de voir une fois posé sur la selle. Premier bon signe, il ne s'est pas fait prier pour grimper dans le van, tout comme son compère. J'étais sûr au moins que lors de la montée, les chevaux ne partiraient pas au galop. En effet, une fois arrivés au point de départ de la balade, ils ont adopté un pas tranquille. Histoire de me mettre à l'aise, et pour me donner une contenance et éloigner la trouille, je faisais semblant de regarder le paysage sur ma droite en lâchant des yeux ma monture. Le sentier montait à flanc de colline. Tout allait bien jusqu'au moment où nous avons rencontré un chasseur que connaissait Gilbert.

– Tu as perdu tes chiens ?

– Non, je suis parti sans eux, pas envie de leur courir après aujourd'hui. Et toi, bredouille ?

– Pour l'instant, oui. Et toi, tu as trouvé un charbonnier ?

– Arrête, c'est mon stagiaire.

– Il arrive de la mine, on voit que ses dents.

– C'est bon, Marcel, tu n'es pas drôle.

Il n'était pas drôle et malgré son fusil, j'avais envie de mettre pied à terre et de lui en coller une bonne dans ses dents jaunies par le tabac. Pourquoi ce type que je ne connaissais pas se permettait de me parler comme ça ? Une fois de plus, j'ai songé à des mots prononcés par mon père : « Toute ta vie, il faudra que tu sois fort. Depuis que des Blancs ont eu l'idée

de faire de nous des esclaves, de nous échanger contre du vin, du bois ou n'importe quoi. Certains d'entre eux pensent que les choses ne doivent pas changer et qu'ils peuvent encore nous humilier, puisqu'ils n'ont plus le droit de nous vendre. Prends garde à laisser tes poings dans tes poches, même si ça fait mal. Mais n'oublie jamais de les regarder droit dans les yeux. »

C'est ce que mon père me disait, quand nous marchions dans la rue tous les deux, alors que nous venions de subir un affront, une insulte, des allusions malsaines, comme celles de l'ami de Gilbert. Enragé comme j'étais, je suis descendu de cheval, me plantant devant lui.

– Qu'est-ce qu'elles ont mes dents ? T'as vu ta tronche ? Tu te la ramènes parce que tu as un fusil ? Allez pose-le, et viens t'expliquer.

– C'est bon, Erwan, laisse tomber, il rigole.

– Et moi je ne rigole pas avec cet enfoiré à moustache.

– Pour qui il se prend, Banania ? Bravo, Gilbert, tu l'as bien choisi ton grouillot.

J'ai préféré remonter à cheval pour ne pas me retrouver une nouvelle fois dans la panade à cause d'un mauvais geste. Le chasseur en a profité pour en remettre une couche.

– C'est ça, casse-toi ! Où tu te crois ici ? On est chez nous.

J'ai laissé passer la dernière salve, esquivant pour éviter d'avoir les nerfs à vif. Puis j'ai regardé les deux

adultes s'alpaguer un moment, se reprochant des choses qui n'avaient rien à voir avec moi. Comme s'ils m'avaient oublié, ils s'injuriaient à propos de chasse, d'histoires de clôtures brisées, d'un accident de voiture aussi.

– Tu es un bon à rien, Marcel. Avec ce que tu as fait, tu devrais moins fanfaronner.

– J'ai payé pour ça, pas la peine de revenir dessus.

– Et les deux piétons que tu as envoyés dans le talus, ils sont revenus ?

Même si ça m'amusait de les voir se disputer, je voyais que Gilbert ne s'occupait pas des remarques que son copain m'avait adressées, mais d'affaires de village qui ne me regardaient pas. Les chevaux piaffaient et s'impatientsaient de notre immobilité. J'ai donné au mien deux légers coups de talon, comme me l'avait montré Blandine, pour le faire avancer. Docilement, il a répondu à ma demande et a repris son pas sur le sentier. Mon cœur cognait encore de colère contre ce type que Carter aurait appelé un *cracker*. Sûr qu'il l'aurait séché d'une bonne gauche, ne lui laissant même pas le temps d'ouvrir son clapet pour terminer sa phrase. Ce n'est pas la première fois que j'entendais ce mot, Banania. Mais ce mec ne savait pas ce qu'il y avait derrière. Le gus au fusil n'a jamais appris, ou il a oublié, qu'au début de la Première Guerre mondiale, on avait envoyé aux troupes du front quatorze wagons de Banania pour redonner du courage aux soldats. Et ceux-là, pour nommer les Africains qui se battaient

à leurs côtés, les appelaient « Ya bon ». Cette aversion que certains ont de nous vient de loin, et porte sous ses chaussures un peu de cette boue ancienne des tranchées. Les regards sont hostiles, souvent, les paroles aussi, même lorsqu'il s'agit d'un mot d'apparence anodine. Peut-être que j'aurais dû refaire le portrait de ce Marcel et ne pas le laisser déverser sa haine. Même en tuant mille sangliers, il lui en restera. Pour continuer la randonnée, je ne pouvais que remettre mon esprit au calme, serrer les mâchoires et regarder devant moi vers la montagne où tout à l'heure nous serions. Je sentais que le cheval avait l'habitude de passer par là, car il avançait d'un pas assuré, ne se préoccupant pas de son congénère resté en retrait. Gilbert s'est décidé à me rejoindre, sans effort, en mettant sa monture au trot. J'avais peur qu'arrivé à ma hauteur, il ne me relance, me reprochant mon attitude agressive, mais il s'est contenté de me dépasser pour donner du rythme à la montée. En arrivant au sommet, il a mis pied à terre, laissant son cheval brouter, avant de s'adresser à moi.

– Ils aiment venir ici. Alors, tu trouves ça comment ?

– C'est beau.

– Pas trop mal aux fesses ?

– Non, ça va.

– On va redescendre par ce versant tout à l'heure. Je t'avais pas menti, on est seuls au monde, hein ?

Il avait raison, sauf que sur les chemins qui traversent cette montagne, on pouvait rencontrer

des types, amis à lui ou pas, à la bouche pleine de venin. Des vipères, comme celles qui ne tarderaient pas à prendre le soleil sur les pierres des talus. Mais elles se contentent de dormir, si on ne les provoque pas. Alors que j'étais encore rongé par la rancœur, Gilbert contemplait son pays en silence, en sifflotant. C'était peut-être ça, l'image de la phrase que ma mère employait parfois. *Avoir la foi du charbonnier*. Comme Gilbert, se dire que le monde est beau et s'en persuader. J'ai pensé qu'il valait mieux faire de même. En regardant la prairie fleurie, j'ai dérivé sur autre chose, un souvenir de parfum que le vent portait jusqu'à moi. J'ai cueilli quelques fleurs que j'ai glissées dans la poche de ma chemise et me suis allongé sur le dos, songeant que le ciel pourrait aussi avoir cette douceur.



12. fruit étrange

Après avoir grignoté un bout de pain et de fromage pour patienter jusqu'au repas, nous sommes redescendus vers le parking où était garé le pick-up. Par chance, le chasseur avait disparu du paysage. Peut-être que je ne me serais pas retenu cette fois si nous l'avions recroisé. À l'arrivée au centre, Gilbert m'a chargé de panser les chevaux puis de les remettre au box, pendant qu'il allait s'activer en cuisine. J'ai pensé appeler Blandine pour lui dire que j'étais rentré vivant de notre expédition, mais après avoir caressé l'écran du téléphone quelques secondes, je l'ai remis en poche, espérant trouver un moment tranquille dans l'après-midi. Une fois ma tâche effectuée, j'ai regagné la maison, m'arrêtant un moment dans la grange où était suspendu le sac de foin. Je me suis approché de lui, l'œil méchant, le toisant, et toute violence libérée, je lui ai décoché le premier coup.

– Tiens, Marcel, prends-en plein la tronche. Je m'appelle Banania Hurricane, tu connais ? L'Ouragan.

Et celle-ci pour tes yeux de blaireau, celle-là pour ta langue de serpent.

Le pantin ne répondait pas et, à force de rage, c'est moi qui ai mis genou à terre, épuisé par la série de directs et de crochets décochés au fantôme du chasseur. Je savais à présent que chaque fois que je m'entraînerais au sac, le visage de mon adversaire serait le même, celui de Marcel. Je n'aurais qu'une envie, le réduire au silence, transpirer et lui faire mal. Sur le ring, ce serait autre chose. Encore chancelant, avant de rejoindre Gilbert dans la cuisine, je me suis aspergé d'eau à la fontaine de la cour. Elle était froide, mais c'était un délice.

– Aujourd'hui, ce sera choucroute façon maison, ça te va ?

J'ai grommelé un oui du bout des lèvres. J'étais prêt à manger n'importe quoi maintenant que je m'étais calmé.

– Et cale-toi bien le ventre, on a qu'une vie, a glissé Gilbert en me servant une bonne portion.

Je me suis dit que c'était dommage d'en avoir qu'une. Moi, je serais prêt à en vivre deux. L'une en noir et l'autre en blanc, pour voir comment se passent les choses. Les gens se marient souvent en blanc, et s'enterrent en noir.

– À quoi tu penses, mon gars ?

– À rien.

Les pies ont choisi le noir et blanc et semblent heureuses, ne s'en laissant conter par personne, pas même par les chats.

– Tiens, au fait, demain, on va aller à Mens voir un type qui vend des chevaux.

– Vous allez en acheter d'autres ?

– Peut-être. J'ai deux poneys qui vieillissent, et l'été, on tourne beaucoup avec les touristes, faudrait pas qu'ils viennent à flancher.

– C'est loin ?

– Non, vingt-cinq bornes, et si ça se trouve on ira chercher des pommes à Gap. Pour ta dernière journée, ça te fera des vacances.

J'avais presque oublié que le lendemain se terminait ma semaine de mise au vert. La fugue avec Cédric était loin, même si le passage chez son oncle m'avait laissé de bons souvenirs. La partie de pêche, le torrent descendant des montagnes. Une dizaine de jours et c'était comme si mon radeau avait pris une autre voie, laissant mon ami à ses égarements. Je pensais ami, mais après ce qu'il était venu faire au centre, et dans le gîte voisin, je ne savais plus par quel nom le désigner. Un pote, un camarade, avant qu'il ne devienne peut-être, au fil du temps, une lointaine connaissance.

– Tu lui en veux encore à Marcel ?

– Pour ce qu'il a dit ?

– Oui, vous êtes tous pareils ici chez les Gaulois, non ? C'est un pote à vous, un ami ?

– À la campagne, on est un peu tout ça en même temps, on se croise, on se retrouve, on échange dix mots et la vie tourne. Il a fait des conneries quand il était plus jeune.

– Comme les miennes ?

– Rien à voir. Il buvait beaucoup et un jour, il a fini par faucher deux piétons sur le bord d'une route.

– Il les a visés parce qu'ils étaient noirs ?

– Non mais ici, les mineurs, on les appelait les gueules noires.

Je ne savais pas si sa réponse était drôle, ou si elle avait pour but de me soutirer un sourire, mais j'ai bu un grand verre d'eau et me suis levé pour déposer mon assiette dans l'évier.

– Tu es pressé de retourner au boulot ? Laisse-moi au moins prendre mon café.

– Je vous attends sur la barrière du manège.

– À tout de suite.

En me rendant au manège, j'ai jeté un regard à Marcel, le pantin pendu. Comme un vulgaire sac de foin inutile, il se balançait au bout de la corde. Pour les deux morts qu'il avait sur la conscience, il aurait mérité que j'aie le cogner encore. Mais la balade à cheval m'avait déjà bien entamé, et il restait du boulot pour la fin d'après-midi. J'ai sorti mon téléphone et, sans hésiter, j'ai composé le numéro que m'avait donné Blandine. Je savais qu'elle devait être en cours, et que dans son collège, les élèves ne faisaient pas l'école buissonnière. La sonnerie est allée jusqu'à sa voix qui disait de laisser un message. J'ai simplement attendu que la ligne soit libre à nouveau pour rappeler et avoir le plaisir de l'entendre encore. Je savais que ce

n'était pas possible, mais c'était comme si son parfum se glissait dans mon oreille pour venir se promener sur ma joue. À cet instant, Gilbert s'est pointé pour m'annoncer que nous allions à nouveau épandre du fumier tant que les sols étaient secs, et que je devais aller chercher le chargeur. J'ai hoché la tête, presque honteux d'avoir été surpris.

– Alors, tu vas bien ?

– Pourquoi vous me demandez ça ?

– Pour savoir si ça te plaît d'être là. À l'internat, ils vont me demander comment s'est passée la semaine.

– Oui, le centre, ça va. Mais à chaque fois que je traverse la cour, j'ai l'impression que le type d'en face me regarde.

– Celui qui s'est fait faucher son pognon ? S'il est en vacances, samedi soir il ne sera plus là.

– Moi non plus.

– C'est vrai.

Il a pris le volant du Massey, et nous avons grimpé le début du chemin qui mène à la Pierre Percée. Comme la dernière fois, en passant devant le chenil, nous nous sommes arrêtés. Les chiens me connaissaient à présent, mais restaient toujours autant excités. Ils avaient besoin de liberté, et la réclamaient.

– Faudra que je les sorte un peu dimanche, même sans fusil. Ils ont envie de courir.

J'ai trouvé que c'était une bonne idée. Dimanche, si mon père rentrait d'un de ses voyages, nous pourrions aussi aller courir un peu dans les bois derrière

la maison, ou simplement marcher pour qu'il me raconte les pays qu'il a traversés depuis notre dernière rencontre. Ma mère parlera des livres qu'elle a lus, et pour une fois, ayant vécu une semaine tranquille, ce sera un moment de détente. Je leur ai fait vivre tellement de fins de semaine pourries, avec mes carnets de correspondance parsemés d'heures de colle, de remarques des professeurs, de convocations. Sans compter les heures de fugue, où ma mère ne savait pas comment les choses se termineraient. Je n'étais pas attiré par la casse et les affaires qui mènent chez le juge pour enfants. J'en ai croisé pour qui c'était un rendez-vous banal et fréquent. Souvent, quand ils ne savent pas quoi faire, ils traînent autour des gares. Il m'est arrivé d'y passer du temps aussi, car je savais qu'il y aurait toujours un autocar, un train pour aller quelque part. J'ai appris à jouer avec la fraude, même pas pour l'argent, parce qu'en groupe on se tire la bourre, on se lance des paris. Gare aux dégonflés. Avec ma tronche, c'était toujours moi qui me faisais gauler. Le mec facile à repérer.

– Alors, pas de regrets ?

– Hein ?

– Je te demande si tu es content d'avoir fait le paysan.

– Non, pas de regrets.

– Et tu vas faire quoi après ?

– Attendre les vacances.

– Elle est belle, la jeunesse. Faut vous retrousser les manches, Bon Dieu !

– Et vous allez leur dire quoi à mon sujet, aux gens du collège ?

– Je dirai que tu as bien travaillé.

– Vous parlerez de la visite des gendarmes ?

– Non. Puisque ce n'est pas toi.

– Mais franchement, vous pensiez que j'avais fait le coup ?

– Maintenant, je te connais un peu, mais ici on a nos habitudes. On n'aime pas trop tout ce qui est bohémien, et ceux qui ne sont pas du pays.

– Les étrangers, les types à la peau sombre ?

– Tu sais, on en a vu passer ici, à la mine ou sur les chantiers, des Polonais, des Arabes, des Turcs, mais c'est chez nous.

– Comme le pense votre ami à la moustache ?

– Marcel, c'est autre chose. Lui, c'est un aigri.

– Un négrier plutôt.

– Et pourquoi donc ?

J'avais envie de lui répondre que son ami Marcel, à une autre époque, serait devenu un négrier comme ceux qui participaient au fameux commerce triangulaire. La traite des esclaves, l'échange d'hommes contre du bois d'ébène. C'est un souvenir d'une des rares leçons qui me sont restées des cours d'histoire. J'imaginai même Marcel, aux premières loges, spectateur bienveillant des lynchages qui avaient lieu aux États-Unis. J'ai retenu un nombre énorme, des milliers d'enfants, de femmes et d'hommes exécutés

sommairement parce qu'ils étaient noirs. Marcel le taré se serait fait prendre en photo au pied d'un arbre où se balançait au bout d'une corde, comme le sac de foin dans la grange, un garçon de mon âge, accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis. Du Sénégal, en passant par l'île de Gorée, beaucoup de mes vrais ancêtres, pas ceux dont se moque Gilbert, échangés contre des pacotilles, ont terminé leur voyage, « *se balançant à la brise du Sud, comme d'étranges fruits* »¹. Ces mots me viennent d'une chanson qu'écoutait mon père dans son camion. Je ne comprenais rien aux paroles, mais j'étais bercé par la voix de la chanteuse, et par le son de la trompette au tout début.

– Allez, terminé pour aujourd'hui avec le tracteur. Je finirai d'épandre le reste la semaine prochaine.

– Votre femme sera revenue ?

– Oui, normalement. Les vieux malades doivent l'attendre, car ils ont leurs habitudes à cet âge. Nous, on va filer chercher des rouleaux de foin et les préparer pour ce soir.

Nous avons juste pris le temps de boire un coup, avant de remplir la remorque de granulés pour la nourriture de la fin de journée. J'ai ramassé le crottin à la brouette dans le parc des chevaux, jetant un œil à mon téléphone de temps en temps. Mais la messagerie ne m'annonçait aucun appel. La frayeur de fin de journée est arrivée par le chemin, à l'image de la

¹ Référence à la chanson de Billie Holiday, « Strange Fruit ».

camionnette des gendarmes. J'ai posé la fourche et me suis calé contre la barrière de l'enclos. J'étais à une vingtaine de mètres d'eux lorsque Gilbert est venu les saluer. J'arrivais à distinguer ce qui se disait. Mais visiblement, je n'étais pas concerné. Sans doute une histoire de chasseurs et de braconniers.

© Le Rouergue

13. le tireur d'élite

À mon retour à l'internat, j'ai retrouvé ma chambre, heureux d'être seul à nouveau. Je savais que ça ne durerait pas, car il y avait quelque part dans un collège quelqu'un à qui cette place était réservée. Mais pour l'instant j'étais tranquille, égoïstement débarrassé de Cédric qui ne s'était pas manifesté. Signe de l'épaisseur de son amitié. Je ne pouvais pas lui en vouloir, son histoire était plus tordue que la mienne, et la suite mal engagée. J'avais intérêt à m'accrocher et à ne pas faire le mariolle. Je m'étais offert une poignée de journées à peu près tranquilles, il me restait le vendredi à négocier auprès de Gilbert. Même si je l'avais amadoué, il se permettait encore des remarques qui me faisaient sursauter, quand il parlait de son pays comme si ce n'était pas celui des autres. Quelques pans de montagne, des routes, des chemins partant dans tous les sens, les lacs à l'horizon, un monde clos que la neige de l'hiver étouffait encore plus. C'est l'impression que j'avais eue dans les mois froids. Mais malgré ses airs agaçants, il s'était montré complaisant

avec l'histoire du vol. Il aurait pu ne pas s'en mêler, laisser les gendarmes s'enfermer dans leur erreur et me ferrer, comme le disait La Bûche à propos des truites. Quand le téléphone a émis une sonnerie indiquant la présence d'un message, j'en étais là. Ne pas savoir qui était vraiment Gilbert.

J'ai décroché sans regarder l'écran, et j'ai entendu la voix au goût de vanille qui parlait. J'écoutais, heureux d'entendre des phrases banales, les mots simples d'une conversation. Rien de géant, une impression de bien-être que je croyais avoir oubliée. Blandine me demandait comment s'était passée la matinée à cheval. J'ai écouté son message plusieurs fois, mais je n'ai pas osé rappeler comme elle me le proposait. Je pouvais devenir hargneux ou rageur pour des choses futiles, colérique lorsqu'on me cherchait trop, et voilà que j'étais incapable d'entendre quelques paroles attentionnées sans me sentir minable. L'apprenti boxeur venait de s'en prendre une dans le plexus, séché par un coup improbable, et cherchait à éviter l'émotion avec des pas de côté, en sautillant jusqu'à la fin du round. J'étais là, assis sur mon lit comme sur le tabouret de l'angle du ring, le souffle court. Je percevais des cris dans les couloirs, mais pas ceux de la foule m'invitant à me relever pour reprendre l'assaut. C'est un voisin de dortoir qui venait me tirer de là, me demandant de l'accompagner derrière le local à poubelles parce qu'il avait peur de se faire secouer par un plus grand

que lui. Depuis le début de l'année, je l'avais plusieurs fois sorti des mains de collégiens aguerris dans l'art de la baston. Dans cet espace clos, le *renoi* était respecté pour la vitesse et la précision de ses poings. Mais cette réputation avait fini par me lasser, car il y avait toujours des chicaneurs qui venaient me chercher querelle pour se rendre intéressants. Le temps de ces petits règlements de comptes, je ne connais jamais fort, et beaucoup voulaient s'essayer sans trop de risques. J'avais toujours fait exception pour le voisin gringalet. Pas question de le laisser aux mains d'une bande de petits malins. J'ai enfilé mes baskets et l'ai suivi dans le couloir, l'écoutant distraitement m'expliquer que deux ou trois miteux voulaient lui régler son compte. À l'internat, le nerf de la guerre, c'était toujours le pognon, et il y avait deux catégories. Ceux qui en ont et ceux qui sont raides. À partir de là, tout se rackette. Clopes, fringues, nourriture. Bastien, le chétif, entrait dans la première case. Ses parents l'avaient tellement gavé de cadeaux et laissé libre à la maison qu'il s'était mis à sécher l'école avant de se retrouver comme ceux qui n'en avaient rien à cirer. Un égaré dans un troupeau.

– Pas la peine de leur casser la gueule, Erwan, hein ?

– Je te trouve bien gentil. Ces mecs-là te cherchent, non ?

– Oui, mais tu vas te faire punir après.

– OK, Bastien. Je leur fais peur, ça te va ?

– Mais tu les boxes pas.

Grâce à lui, j'allais pour une fois au règlement de comptes avec retenue. C'est vrai que ce n'était pas la peine de pourrir tout ce que j'essayais de remettre sur les rails. Finalement, les autres se sont montrés arrangeants aussi, car personne ne voulait rentrer le vendredi chez lui ou dans son quartier avec un œil au beurre noir ou une balafre. Une fois Bastien remis de ses frayeurs, nous avons regagné le réfectoire qui ne faisait pas rêver. À l'internat, tout le monde était accro aux frites et à toutes sortes de boissons gazeuses. On pouvait faire la fête à un bon steak haché, mais devant les endives au jambon, ça craignait sérieux. La plupart des internes se bâfraient le soir à coups de chips et de cacahuètes salées.

En quittant la table du dîner, je n'avais qu'une envie, appeler Blandine. Après la douche, j'ai enfin pu entendre sa voix, en direct cette fois, ne sachant pas vraiment quoi lui dire.

– Il y avait une belle vue au sommet du Connex.

– En cette saison, il y a souvent un tapis de fleurs jaunes, tu les as vues ?

– Oui c'est vrai, je me suis même allongé dessus.

Instinctivement, j'ai repensé à celles qui devaient faner dans la poche de ma chemise de travail. Je ne sais pas si le matin en les cueillant je pensais les lui offrir, mais à présent elles devaient être bonnes pour la poubelle. La conversation ne s'est pas éternisée, et une fois allongé sur mon lit, mille mots me

sont venus comme une rafale de swings. Je me suis endormi là, tout habillé, emporté par la fatigue de la journée. Lorsque j'ai ouvert les yeux, la lune éclairait la chambre.

Le lendemain, j'avais le corps vermoulu, les muscles des cuisses douloureux, et je marchais comme un cow-boy. Malgré tout, en un rien de temps je me suis préparé pour ne pas manquer le car, car je voulais montrer à Gilbert que j'avais tenu bon jusqu'au bout. J'étais dans les temps et, avant de nous rendre chez son ami vendeur de chevaux, nous avons nourri ceux du centre et nettoyé les abreuvoirs.

– Tu verras, c'est un drôle de bonhomme, mon ami Fernand.

– Dans le genre de Marcel ?

– Non, rien à voir, c'est un type intelligent. Mais c'est aussi un vrai nerveux, malgré son âge.

– Il est vieux ?

– Dans les quatre-vingts. Il a d'abord été éleveur de moutons, et depuis que son fils a repris, il fait le maquignon.

– C'est quoi ça ?

– Un marchand de chevaux.

Une fois les tâches du matin effectuées, nous avons pris la direction de Mens. Juste avant la traversée d'un pont, Gilbert s'est garé sur un parking. Il voulait me montrer d'où se jetaient dans le vide les sauteurs à l'élastique.

– Quand tu te retrouves debout sur le parapet, crois-moi, il faut en avoir.

J'ai lâché un juron et sifflé d'admiration ou de frayeur. Je n'étais pas un trouillard, mais là, juste de regarder vers le torrent en contrebas, ça mettait une boule à l'estomac.

– Ici, ça s'appelle le pont du Diable, mais tu as intérêt à savoir prier avant de t'élancer. Même toi, sans sauter, tu es blanc comme un linge.

Je ne savais pas s'il voulait faire un bon mot ou si la phrase lui avait échappé. Quand nous sommes remontés dans le pick-up, j'ai attaché ma ceinture et fermé ma gueule. C'était peut-être ancré en lui, cette façon de montrer la différence, habitué depuis l'enfance à se moquer, comme dans mes premières cours de récréation, de celui qu'on nomme boule de neige, tête-de-nègre. Une habitude dont on ne se défait pas. Je me suis tassé dans mon siège, le temps que nous arrivions à la ferme de son ami le maquignon que nous avons trouvé perché sur un vieux tracteur, une allumette coincée entre les dents. Il est descendu de son engin et s'est approché de nous d'un pas décidé, choisissant de s'adresser à moi.

– Bienvenue à Morgeat, mon garçon. Et toi, Gilbert, ça va ?

– Jusqu'ici ça va.

– Allez, commence pas à me chauffer. On boit un coup d'abord ? Je suis seul, mon fils est parti à Sisteron pour y livrer des agneaux.

- C'est la saison.
- Exactement, et dans ma vie, j'en ai passé des nuits à surveiller les brebis pour les naissances. Maintenant, c'est son tour.
- Tu es encore bien solide, mon Fernand.
- Oui. Mais je me suis usé ailleurs, tu le sais.
- Tes trois ans de service en Algérie ?
- Non, mes trois ans de guerre. C'est pas pareil.
- Vous avez fait la guerre, monsieur ?
- Mais pas celle que tu crois, mon garçon. Tu t'appelles comment au fait ?
- Erwan, monsieur.
- J'ai fait la guerre, oui. Mais une autre. L'Algérie, ça te dit quelque chose ?
- Comme ça. C'était une guerre contre la France ?
- Si on veut. En tout cas, les jeunes de mon âge, ils y étaient. Il y en a qui ont morflé.
- Et vous faisiez quoi ?
- J'étais tireur d'élite et j'allumais ceux qu'on me demandait de descendre au MAS 49¹. Il y a un paquet de scènes qui me sont restées en tête. Personne ne peut imaginer ce que c'est de viser un type qu'on connaît pas et de le descendre.
- Fernand, on est venus voir des chevaux, pas pour que tu nous racontes ta vie.
- Il a bien le droit de savoir, merde !

¹ MAS 49 : fusil semi-automatique utilisé par l'armée française à partir de l'année 1949.

Il avait élevé la voix, et l'écho a rebondi sur la montagne d'en face. Son visage s'était crispé aussi, et autour de la table, devant sa tasse de café, il semblait possédé par ce qu'il racontait. Car malgré la remarque de Gilbert, il avait continué son récit.

– Le pire, c'est qu'on m'a demandé de faire des choses dégueulasses et je les ai faites. Dans le *half-track*¹ on faisait monter des hommes ramassés au hasard et on les ramenait de force au campement. Ils gueulaient...

– Bon, tu me les montres tes poneys au lieu de refaire la guerre.

– Tu m'emmerdes. Des scènes comme ça, j'en ai vu des sévères. Mais si ça se refaisait, je suis sûr qu'il y aurait des volontaires pour la torture. Hein, Gilbert ? Même toi tu serais venu à la curée.

– Tu me gonfles, Fernand. Si c'est comme ça, je me casse.

– Tu as raison, j'arrête. Mais vu tes opinions, c'est curieux que tu aies pris ce gamin comme stagiaire.

– Qu'est-ce que tu insinues encore ?

– Rien, allez, viens les voir tes poneys. Alors, Erwan, d'après ce qui se dit, à l'internat, vous êtes sacrément vissés.

– Un peu oui.

Nous sommes arrivés devant un enclos où étaient parqués une vingtaine de poneys qui se sont

¹ *Half-track* : véhicule militaire équipé de chenilles.

précipités vers nous, présentant une distribution de friandises.

– Regarde. C'est des chevaux qui sont frais, pas des galériens comme tu en trouveras ailleurs.

– Tu les tiens d'où ?

– Un ami des Terres froides.

– Et ça a bon pied ?

– T'es pas dans un garage ici. Y a pas d'occases, c'est du vrai.

Gilbert a franchi la barrière pour se déplacer au milieu du troupeau. Il s'est attardé auprès de quatre ou cinq poneys, qu'il a auscultés dans tous les sens.

– Et tu me les fais à combien ?

– Si tu en prends deux, on peut s'arranger.

– Faut voir si tu es pas trop gourmand.

– Bon, tu te décides ? On va se faire saucer autrement. Regarde ce qui arrive.

J'avais vu, comme Fernand, les nuages qui s'étaient calés contre la montagne, comme si un orage se préparait, annoncé par une série de coups de tonnerre lointains.

– Je reviens mardi avec la bétailière et on verra, ça te va ?

– Mardi, ça me va. Tu m'en prends deux ?

– D'accord, vieux chameau, ce sera deux. Nous, on file à Gap chercher des pommes.

– Faudra que j'y aille bientôt.

14. dans les pommes

Nous avons repris le chemin qui nous ramenait à la route. En regardant les magnifiques paysages qui nous entouraient, j'ai pensé à mon père, qui passe ses journées derrière un pare-brise, le plus souvent sur des autoroutes monotones. À son retour, cette fois, j'aurai des choses à lui raconter. Bizarrement, malgré le nombre de boulettes que j'avais commises, il n'avait jamais levé la main sur moi, alors qu'à l'internat il y avait un paquet de lascars qui s'étaient fait larder à coups de ceinturon par leur vieux. Certains racontent ça en rigolant, d'autres en portent des cicatrices dans le dos.

– Tu apprécies ? C'est beau, hein ?

– Oui, il n'y a pas de montagnes comme ça vers chez moi.

– Dommage que le soleil se soit caché, mais tu verras, juste après le col Bayard, ça va changer.

– Votre ami Fernand, il a buté des gens ?

– Tireur d'élite, c'est fait pour tuer. Mais je ne connais pas toute son histoire. Il paraît qu'il a changé de camp et de cibles à un moment donné.

– Il tirait sur ses copains ?

– C'est un peu ça. Il a déserté pour des raisons politiques. Il s'était mis en tête que les Algériens méritaient leur indépendance. Il a fait de la taule après la guerre. Comme il s'énerve vite, c'est difficile de tout savoir. Mais pour les chevaux, c'est un type droit et réglo.

La route était tout en virages, avant et pendant la descente du col. Je n'avais pas vraiment le mal des transports, mais ça commençait à tanguer un peu et je cherchais l'air frais par la vitre baissée du Toyota. Quand il s'est enfin garé devant un entrepôt et que j'ai mis pied à terre, j'ai respiré un grand coup.

– Nous y voilà, boxeur.

J'ai trouvé étonnant qu'il utilise ce mot. Mais ça m'allait.

– Et maintenant, au boulot ! On va charger les caisses.

Dans le hangar à pommes flottait un agréable parfum. Des pommes, il y en avait jusqu'à la charpente, dans de grands bacs en plastique gris. Un homme est venu à notre rencontre, les mains au fond des poches, l'air un peu endormi.

– Salut, Gilbert, les chevaux ont faim ?

– Faut refaire les stocks. J'ai besoin d'une vingtaine de caisses, c'est possible ?

– Tu vois, y a ce qui faut. Tu es venu avec un costaud à ce que je vois.

– Fais gaffe, il boxe.

– Les Blacks, c’est soit ça, soit le foot, hein ?

J’ai fait la sourde oreille, pour ne pas recommencer la séance de la veille avec Marcel. Il m’est souvent arrivé de réagir au quart de tour devant certaines allusions, mais là, j’ai laissé l’énergie s’évacuer. À peine si mes poings se sont serrés. Je les garderais pour le sac de foin, ou la poire à vitesse du gymnase. Ma mère m’a parfois dit que les allusions des gens n’étaient pas volontaires, parce que beaucoup se sont habitués à un racisme médiocre et facile. Dans ces moments, elle m’invitait à la retenue, à détourner la violence qui pouvait monter en moi. Facile à dire. Les autres ne détournent jamais la leur.

– Gilbert, va chercher ton tacot, on va charger.

Avec trois paires de bras en action, en quelques minutes, la benne du pick-up a été remplie. Pendant que les deux adultes discutaient du prix de la marchandise, et que je reprenais mon souffle, le téléphone a sonné. Sur l’écran est apparu le nom Cédric. Lui, pour le coup, à cette heure, il sortait de nulle part. J’ai hésité avant de décrocher, ne sachant pas ce qu’il risquait de m’annoncer. J’ai pris une voix neutre pour dire bonjour, mais il a commencé à débiter sans se préoccuper de mon salut. Il hurlait tellement que j’ai écarté l’appareil de mon oreille, en m’éloignant vers l’extérieur. Hors du hangar, j’ai essayé d’en placer une pour lui dire que je n’étais pas seul et lui proposer de le rappeler le soir, mais

il n'a rien entendu. Il me parlait d'un plan d'enfer qu'il voulait me proposer. Gilbert venait de démarrer l'auto et quittait lentement l'entrepôt. J'ai raccroché pour m'approcher du pick-up et dire au revoir au vendeur de pommes. Un sale type, à mon avis. Il l'était sans doute moins que Marcel, mais en deux jours j'avais eu mon compte, sans oublier les remarques de Gilbert. Pour oublier les virages et l'envie de vomir du trajet aller, j'ai tourné en boucle les quelques phrases qu'avait prononcées Cédric. Une histoire de rendez-vous pour un beau délire à ce qu'il prétendait. Une fois le col Bayard franchi, et la route sinueuse qui suivait, Gilbert, voyant qu'il était midi passé, a décidé de faire une halte dans une auberge alors que nous traversons un village.

– Dans le coin, il n'y a pas le choix. Mais j'ai une petite dalle. Alors, on tente ?

– Oui, mais j'ai pas d'argent sur moi.

– Qui te parle d'argent ? C'est vendredi, c'est moi qui régale. Et c'est la fin du stage, non ?

Une poignée de rougeauds étaient installés à l'intérieur de l'auberge. Derrière le bar, c'est un autre gars à la face de tomate, torchon crasseux sur l'épaule, qui a accueilli Gilbert avec un large sourire.

– On peut manger, Nénesse ?

– Vas-y, installe-toi.

– Tu nous mets deux plats du jour ?

– Ça tombe bien, y a que le plat du jour. Mon cuistot est malade.

Ils se sont mis, séparés par quelques tables, à se raconter des histoires de parties de chasse, comme si c'était le sujet unique dans cette région. Rien d'étonnant, car les murs étaient ornés de trophées. Une tête de sanglier, une de chevreuil, et sur une étagère, un renard empaillé. Moi, dans le brouhaha, je m'étais replié dans mon petit monde, n'osant pas rappeler Cédric pour qu'il me parle de son plan certainement foireux. Je m'en voulais de l'avoir suivi les yeux fermés pendant des mois, mais après le coup du vol dans le gîte, juste en face du centre équestre, et les mégots dans la grange, la page se tournait. Désormais, je savais que ce serait chacun pour soi. J'avais plutôt envie d'appeler Blandine. Mais pour lui dire quoi ? Que je venais de charger plusieurs quintaux de pommes et que je mangeais avec des types dont je sentais le regard posé sur moi ? Qu'il y avait toujours en moi cette impression de faire tache, parce qu'une voix allait s'élever dans mon dos, pour une remarque dont j'avais l'habitude ? Le matin, alors qu'il racontait ses souvenirs de guerre, Fernand avait dit : « Quand la mort va venir, le doigt ne tremble pas. » Lorsque l'insulte fuse, la bouche qui la lance ne craint personne. Heureusement, le plat principal est arrivé très vite sous l'aspect d'une assiette de riz et d'une viande noyée sous la sauce. J'ai mangé le plus vite possible, pour quitter les lieux sans traîner. Gilbert faisait de même car il avait envie de rentrer au centre pour profiter de mes bras, disait-il en riant. Une fois l'addition

réglée, nous avons retrouvé la voiture et la route qui se dévidait toujours en virages secs. Heureusement que l'on touchait au but.

– Au fait, le sac de foin, je te l'offre, si tu veux te faire les nerfs dessus.

– Je vais pas l'emmenner à l'internat, monsieur.

– Mais non, nigaud, tu viens le mercredi si tu veux.

Tu as pas cours l'après-midi ?

– Non.

– Il suffit de demander à ton directeur.

Une fois de plus, cet homme me paraissait avoir des manières étranges. Pester contre les autres en faisant toutes sortes de remarques, avoir pour amis une tripotée de campagnards contre qui j'étais prêt à m'exciter, et d'un autre côté, m'accepter auprès de lui, au point de me demander de faire une rallonge. Carter enrageait contre ceux, noirs et blancs, qui tenaient leur couleur en mépris. Il aurait peut-être méprisé Gilbert en l'envoyant promener, lui et sa proposition. Chargé d'adrénaline, j'aurais fait pareil, lui répondant qu'il pouvait garder son sac et ses copains, en ponctuant ma phrase par un crochet du gauche sur le tableau de bord du Toyota. J'ai juste calé mes poings au fond de mes poches, captivé par le paysage. Lorsque est apparu le clocher, j'ai reconnu les lieux, la traversée de la petite ville, la rue qui filait à gauche vers l'internat, l'arrêt de car d'où je partais le matin pour le centre équestre. Nous avons remonté l'avenue où se trouvait la bijouterie

de son ami. Je cherchais des nouvelles du mien, sur l'écran du téléphone, mais il se faisait discret. C'est ce que je croyais. Un quart d'heure plus tard, j'étais en train de décharger les caisses de pommes, pendant que Gilbert nettoyait le parc à chevaux. Concentré sur ce que je faisais, je n'ai pas entendu le premier appel sous la forme d'un coup de sifflet. Au second, j'ai levé la tête et tenté de savoir d'où il pouvait provenir, quand j'ai vu apparaître, planqué derrière un tracteur, la tronche de Cédric, hilare. Mon corps a pris un coup de chaud.

– Qu'est-ce que tu fous là, connard ?

– Je voulais te voir.

– Alors tu m'as pas vu et tu te casses.

– Oh ça va, on se calme.

– Tu te casses ou je t'en colle une, Cédric. C'est clair ?

– Monsieur le boxeur s'énerve ? Comment il s'appelle ton Américain ? Ah oui, l'Ouragan.

– Tu me gonfles pas et tu te tires, je te dis.

– J'avais une idée, si tu veux bien m'écouter...

– Non, Cédric, plus d'idées tordues. Ça t'a pas suffi de venir cloper dans le hangar et de chourer le fric ? J'ai pas envie de tremper dans une embrouille.

– Te fâche pas, Oncle Ben's...

Au collègue, il était le seul à oser utiliser ce surnom, et je le laissais faire, mais là je n'étais pas d'humeur à entendre ça. J'ai foncé vers lui et dans mon élan, je l'ai plaqué à terre. Il s'est mis à hurler, mais

je l'ai maintenu au sol, sans vouloir le frapper, juste pour lui parler droit dans les yeux.

– Tu comprends, vilain canard ? C'est fini entre nous. Tes conneries, tu vas les faire ailleurs, et pas ici.

Il a ricané avant de dire, avec l'air provocateur qu'il sait prendre :

– Alors comme ça, t'es heureux de faire le grouillot pour ce paysan ?

– Pas un mot de plus. Le paysan, comme tu dis, il vaut mieux que toi.

– En moins de deux tu me balaies ?

– On a été copains, mais là tu prends tes cliques et tu te casses. Tu m'oublies, c'est clair ?

Cédric s'est relevé lorsque j'ai relâché mon étreinte, il a secoué les brindilles de foin accrochées à ses vêtements, rajusté ses cheveux, avant de m'adresser un sourire.

– OK, l'Ouragan, je te laisse, mais on se retrouvera.

– Pas de menaces ou je t'en mets une.

– J'ai rien dit.

– Tu connais le chemin, et fais gaffe de pas tomber sur le patron, parce que ton tas de mégots, il l'a encore en travers de la gorge. Et dans le coin, les mecs ont des fusils.

Par chance, le paddock se trouvait à l'opposé de la grange, et il y avait peu de chances que Gilbert nous ait entendus. Pendant que Cédric s'éloignait, j'espérais simplement qu'il ne lui prendrait pas l'idée d'aller croquer un autre portefeuille dans le gîte. Ou

que le type qui s'était fait voler le reconnaisse sans le confondre avec moi. Un peu secoué par l'épisode, j'ai fait comme s'il avait disparu, reprenant mon travail, partagé entre la colère et la tristesse d'avoir malgré tout perdu un ami.

© Le Rouergue

15. le parfum

Quand, au bout de la journée, est arrivée l'heure de la fin du stage, sans vouloir me l'avouer, j'étais ému. Encore plus lorsque Gilbert m'a glissé un billet dans la main.

– Tu as bien bossé, garçon, tu le mérites. Et tout à l'heure, l'air de rien, je t'ai vu rosser ton camarade.

– Vous étiez où ?

– Pas loin du pick-up. Je revenais vers toi pour voir si ça allait, quand je vous ai vus au sol. J'ai entendu ce que tu lui as dit aussi. Et ça m'a un peu remué, tu sais. Moi aussi, il y a un mois, je t'aurais appelé Oncle Ben's ou Banania, comme Marcel.

– Merci pour le billet, monsieur.

– Je vais peut-être pas changer du jour au lendemain, parce qu'on est nés là-dedans, mais je te promets de tenir ma langue un peu plus.

J'avais les jambes qui tremblaient, comme si on m'avait annoncé que j'allais boxer contre Carter. Mais j'étais marqué par une émotion différente. Gilbert m'a aidé à empiler les dernières caisses sans un mot de

plus. Puis je suis allé ôter mes vêtements de travail pendant qu'il partait garer la camionnette. Comme pour le saluer, je me suis arrêté devant le mannequin de foin. Mollement, je lui ai collé une petite série de coups, pour évacuer les émotions de la dernière heure. Peut-être que ce serait une bonne idée, de revenir ici, de temps en temps, pour frapper au sac, respirer cette odeur particulière de l'herbe sèche, du crottin collé aux bottes.

Cessant de cogner, j'ai enlacé le sac, et c'est un autre parfum qui est venu à moi. Quelque chose qui avait le goût de la vanille, le goût de l'abandon. Un peu comme si dans mon cœur, l'ouragan devenait une brise légère, avec des cheveux qui flottaient sur mon visage.



© Le Rouvenque

© Le Rouergue

Ouvrage réalisé par
Cédric Cailhol Infographiste.

Reproduit et achevé d'imprimer
par Corlet numérique à Condé-sur-Noireau
en juin 2018.

Dépôt légal : octobre 2017
N° d'impression : xxx
ISBN : 978-2-8126-1491-0

«Loi n°49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse »

Imprimé en France